

LA PRIÈRE DE SAINTE THÉRÈSE DE LISIEUX

La prière de sainte Thérèse a déjà fait l'objet de plusieurs études plus ou moins longues. Mgr A. COMBES, le premier, au moins à notre connaissance, a entrepris d'en faire une analyse aussi complète qu'il était possible à l'époque¹. Mais au terme du chapitre il se déclare insatisfait: ce qu'il a écrit ne répond qu'imparfaitement, dit-il, à ce qu'il aurait voulu exprimer. Après lui, d'autres auteurs se sont attelés à la même besogne, sans toutefois y appliquer toujours la méthode historique préconisée par A. Combes, la seule, au fond, qui peut conduire à des conclusions solides². L'attention des auteurs s'est d'ordinaire limitée à ce qu'on appelle l'oraison mentale, ce qui leur a fait négliger une partie intégrante de la vie d'oraison de Thérèse, surtout de sa vie carmélitaine; nous voulons dire sa prière vocale. Et pourtant,

¹ *Introduction à la spiritualité de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Paris, Vrin, 1946. Nous citons la seconde édition de 1948; le chapitre sur l'oraison se trouve p. 239-275.

² Voici selon l'ordre chronologique les autres articles ou études sur le sujet: GEORGES VAN DE H. MARIA, *Het inwendig gebed van de H. Theresia*, in *Een kijk in haar ziel*, Gand, Carmelitana, 1947, p. 84-136.

GABRIEL DE SAINTE MARIE-MADELEINE, *L'oraison contemplative de S. Thérèse de l'Enfant-Jésus*, in « Annales de Sainte Thérèse de Lisieux. Etudes et Documents » 28 (1953) 18-25, 34-42.

A. COMBES, *Un exemple à proposer: l'espérance dans la prière de sainte Thérèse de Lisieux*, in « Lumen vitae » 9 (1954) 503-517; repris dans *Theresiana*, Rome-Paris. Latran-Vrin, 1970, p. 113-127.

P. MARTENS, *Het gebedsleven van de H. Theresia van Lisieux*, in « Innerlijk Leven » 12 (1958-1959) 195-208.

GREGORIO DE JESÙS CRUCIFICADO, *Las noches sanjuanistas vividas por Santa Teresa del Niño Jesús*, in « Ephem. Carm. » 11 (1960) 352-382; repris en traduction en « Vie Spirituelle. Supplément » 15 (1962) 611-643.

VICTOR DE LA VIERGE, *La prière de sainte Thérèse de Lisieux*, in « Vie Spirituelle » 102 (1960) 34-58.

J. ANDRÉ, *L'oraison habituelle de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, in « Vie théér. » 1 (1961) 16-28 (sigle: VT)

VICTOR DE LA VIERGE, *L'oraison de Thérèse*, in VT 5 (1965) 40-46.

IDEM, *La difficile prière*, ibid. 6 (1966) 25-29.

IDEM, *La prière engagée*, ibid. 7 (1967) 157-160.

IDEM, *La prière du prêtre, aujourd'hui, à l'école de Sainte Thérèse*, ibid. 8 (1968) 149-161, 208-217.

G. GAUCHER, *La prière de Thérèse malade*, in « Carmel », 1971, 317-325.

PH. VERCOSTRE, *L'oraison d'après Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, in VT 11 (1971) 210-220.

dès sa plus tendre enfance, cette forme de prière lui était familière et, une fois entrée au Carmel, plus de trois heures par jour lui seront consacrées. De plus, il faut bien admettre qu'une prière authentiquement chrétienne s'insère d'une façon vitale dans la trame quotidienne de l'existence. On doit par conséquent examiner comment Thérèse, nourrie de cette sève, *vivait* sa relation avec Dieu pendant toute la journée. C'est seulement dans ce contexte, nous semble-t-il, qu'on pourra comprendre en profondeur son attitude devant Dieu pendant les moments — qui deviendront des heures — exclusivement réservés à la prière³. On ne peut pas dissocier la prière de la vie. Celle de Thérèse se divise nettement en deux parties; il est donc normal que notre étude suive cet ordre chronologique.

I. AVANT L'ENTRÉE AU CARMEL

Les premiers débuts

Voyons d'abord brièvement, et pour autant que notre thème central le demande, l'atmosphère que respirait Thérèse dès l'éveil de sa raison. Retenons, pour commencer, cet aveu qu'elle nous a livré sur son lit de mort. La lettre de sa cousine, Marie de l'Eucharistie, qui nous le transmet, date du 20 juillet 1897: « Je lui demandais l'autre jour: Avez-vous quelquefois refusé quelque chose au bon Dieu?... Elle m'a répondu: « Non, je ne m'en rappelle pas; même lorsque j'étais toute petite, dès l'âge de trois ans, j'ai commencé à ne rien refuser de ce que le bon Dieu demandait »⁴. Cet aveu surprenant trouve une confirmation dans ce qu'écrivit la maman au sujet de sa benjamine: douée d'une intelligence précoce⁵, Thérèse, très vite, s'était délibérément tour-

³ C'est ce qu'a très bien vu le P. VICTOR DE LA VIERGE, *La prière de sainte Thérèse...*

⁴ *Derniers Entretiens*, Paris, Cerf-Desclée De Brouwer, 1971, Lettre 32, p. 717; voir les variantes. Dans la suite nous nous servirons des sigles, indiqués au commencement de ce volume, p. 13-14; pour le Ms A toutefois, que nous citons le plus fréquemment, nous n'indiquerons que la page. En citant les lettres de la Sainte, nous nous référerons d'abord à l'édition de 1948, puis à celle du centenaire, publiée dans *Correspondance générale*, Paris, Cerf-Desclée De Brouwer, deux tomes. Au moment où nous écrivons cette étude (1972), seul le premier tome (1877-1890) est paru. — Sauf avis contraire, les paroles de sainte Thérèse, imprimées en italiques, sont soulignées par elle.

⁵ Elle connaît l'alphabet avant d'avoir 2 ans: *Correspondance familiale de*

née vers le bien (8v°) et tout ce qui pouvait faire plaisir au « bon Dieu ».

Les menus détails sont trop connus pour qu'il faille encore les rappeler. Recueillons pourtant cet autre aveu de Thérèse: « la vertu avait pour moi des charmes et j'étais il me semble dans les mêmes dispositions où je me trouve maintenant, ayant déjà un grand empire sur mes actions » (11r°-v°), un empire si grand qu'elle avait dès lors « pris la bonne habitude de ne se plaindre jamais » (11v°). Elle s'empresse d'ajouter que ce n'était là que vertu naturelle et que celle-ci s'était ensuite évanouie. Mais comprenons bien qu'elle vise ici l'aspect sensible, non pas celui de la volonté. S'il est vrai que pendant dix ans sa « trop grande sensibilité » la rend « insupportable » (44v°) et que l'« empire absolu » sur ses actions (43r°) ne lui sera rendu que par la grâce de Noël, n'oublions pas qu'elle a entre-temps continué à ne rien refuser à Dieu et que sa bonne volonté pour dominer sa sensibilité ne lui fera jamais défaut (45v°).

Son orientation vers Dieu est soutenue par l'ambiance de foi qui régnait dans la famille Martin⁶. Sans vouloir juger celle-ci dans tous les détails qui nous sont connus, et qui doivent être replacés dans le contexte et la mentalité de l'époque, il faut bien admettre que Thérèse n'exagère pas quand elle affirme avoir grandi au sein d'une « famille bénie » (85v°). Elle y a appris, notamment, que le ciel était sa vraie patrie⁷: vérité fondamentale et tout à fait évangélique, à la lumière de laquelle les événements de la vie étaient considérés selon leur juste valeur. Les fameuses « pratiques » (8v°), elles-mêmes, servaient à leur façon à entretenir cette orientation de foi⁸. Il n'est pas étonnant que dans un tel climat, intérieur et extérieur, la prière de Thérèse ait pu

Zélie Martin, Lisieux, Office central, 1958, p. 266. Le 14 mars 1875 Mme Martin écrit à sa belle-soeur: « Elle peut déjà prier le bon Dieu », *ibid.* p. 228.

⁶ Il ne nous semble pas nécessaire de nous étendre sur la divergence qui nous sépare ici du diagnostic que J. M. SIX a cru pouvoir faire de la famille Martin. Son livre, *La véritable enfance de Sainte Thérèse de Lisieux*, Paris, Seuil, 1972, a reçu les reproches sévères qu'il méritait.

⁷ Elle se rappelle que le premier mot qu'elle a su lire était « Cieux » (13v°); notons en passant que dans ses Ms le mot Ciel-Cieux avec majuscule est répété 127 fois (voir note 12).

⁸ Admettons que Mme Martin attachait une importance excessive aux « pratiques » (cfr. *Correspondance familiale...* p. 351). Il reste cependant vrai qu'en soi c'était là — et cela vaut encore de nos jours! — un moyen bien adapté pour stimuler la générosité des enfants et les maintenir dans un climat surnaturel. La sainte s'en détachera plus tard. Pourtant, elle reprendra en 1893 de nouveau l'habitude des pratiques; ceci, il est vrai, pour faire plaisir à sa compagne, Sr Marthe; mais elle avoue que cela lui est aussi utile à elle-même dans l'état d'aridité où elle se trouve: *Lettre* 123, p. 228-229, (23/7/1893).

jaillir sans contrainte, comme l'eau pure d'une source limpide. Nous disons « la » prière; il serait plus juste de parler, pour le moment, « des » prières; c'est au moins le pluriel qu'emploie Madame Martin (11r°). Si donc Thérèse voulait « faire notre prière » (12r°), elle entendait par là les prières vocales en usage dans les familles chrétiennes, prières apprises d'abord avec la maman et qu'après sa mort on continuera de faire en commun (18r°). Celles du soir, au moins, étaient prises dans le catéchisme⁹. Rien d'original donc quant à la forme; l'inspiration personnelle pourrait pourtant avoir été plus profonde qu'on ne le penserait à première vue. C'est sa maman qui semble en avoir eu l'intuition lorsqu'elle écrivait dans une même phrase: « elle ne parle que du bon Dieu, elle ne manquerait pas pour tout à faire ses prières » (11r°). Il s'agit d'une orientation encore bien enfantine, il est vrai, mais réelle vers Dieu, et qui gagnera en profondeur avec l'âge. Rien d'étonnant si sa vie de prière, elle aussi, progresse du même pas.

Des prières à l'oraison

Surviennent la maladie et la mort de Madame Martin. Lorsqu'elle écrit en 1895, Thérèse se souvient encore de tous les détails, surtout de ceux des « dernières semaines » (12r°). De quelle nature étaient « les sentiments profonds » qu'elle ressentait en ces jours douloureux? (12v°). Elle ne nous les confie pas. On peut présumer que le choc douloureux, reçu par Thérèse, contribua pour une bonne part à la conception qu'elle se fera, pour toujours, de la terre: un lieu d'exil¹⁰, conception pas tout à fait nouvelle toutefois, puisqu'elle savait déjà que le ciel était la vraie patrie. Ce qui est nouveau, c'est le sentiment de tristesse qui sera peu à peu sous-jacent à l'idée d'exil et qui risquera de

⁹ Mss II, p. 13.

¹⁰ Le mot « exil » revient régulièrement sous la plume de Thérèse; dans Ms 19 fois, dont 14 pour indiquer la terre.

Les quatre premières années passées aux Buissonnets, ne dénotent pas de tristesse: on n'en trouve pas trace, ni dans le Ms A racontant ces années passées dans l'intimité familiale, ni dans les lettres des personnes qui connaissent Thérèse. Celle-ci sent peut-être déjà monter la tristesse à partir d'octobre 1881, quand elle entre à l'Abbaye, certainement l'année suivante, lorsqu'elle « perd » sa seconde Mère, Pauline; cfr. *Correspondance Générale* t. I, p. 127-128. Toutefois il faut admettre que le grand choc psychologique lui a été donné par la mort de sa maman et que depuis lors, elle avait une disposition dépressive prête à se développer à la première occasion.

porter la petite fille à se replier sur elle-même. Thérèse a-t-elle su éviter complètement ce danger? Son extrême sensibilité nous fait penser plutôt le contraire. Nous verrons que deux éléments sont entremêlés dans sa prière: il y a l'orientation vraiment théologique et, tout ensemble, la disposition à une tristesse égocentrique. Avec les années, le premier élément prendra une plus grande consistance jusqu'à supprimer finalement le second.

Une fois installée à Lisieux, le 16 novembre 1877, la famille Martin conserve ses anciennes habitudes. Chaque soir on monte à l'étage « pour faire la prière en commun » (18r°) devant la statue de la Sainte Vierge. C'était, rappelons-le, une prière vocale empruntée au catéchisme. L'exemple de Monsieur Martin fait éviter la routine. Thérèse en conservera toujours une profonde impression: elle n'avait « qu'à le regarder pour savoir comment prient les saints » (18r°). Durant le mois de mai, pendant que les autres allaient à l'église pour les exercices de dévotion à la Sainte Vierge, Thérèse organisait son « petit mois de Marie » qui consistait, selon toute évidence, dans la récitation de quelques prières vocales pendant que brûlaient les deux allumettes-bougies devant une statue de Marie, ornée de fleurs (15v°). Le dimanche, même avant de pouvoir comprendre les sermons, elle accompagnait son père à l'église, le matin pour la messe, et, l'après-midi, pour Vêpres et Complies (17r°-v°).

Il y avait encore les poésies que Monsieur Martin récitait ou chantait et qui remplissaient Thérèse « de pensées profondes » et de « vérités éternelles » (18r°); puis la lecture en commun de l'« Année liturgique » de Dom Guéranger¹¹. Tout cela renforçait l'orientation religieuse de la petite fille. Nous en trouverons une manifestation dans ce qu'elle appellera, en 1895, une « réelle oraison ».

L'épisode que raconte Thérèse doit être lu avec soin. Sachons y distinguer ce qui en constitue, pour ainsi dire, l'ambiance un peu mêlée de mélancolie romantique et le contenu essentiel. Quand Thérèse s'assied « seule sur l'herbe fleurie », pendant que son père se livre à la pêche, son sport préféré, elle prie: « alors mes pensées étaient bien profondes, et, sans savoir ce que c'était de méditer, mon âme se plongeait dans une réelle oraison » (14v°). Ces pensées profondes sont celles qui lui étaient familières: « la terre me semblait un lieu d'exil et je rêvais le Ciel ». N'oublions pas que pour Thérèse le ciel revêt, depuis sa plus

¹¹ Mss II, p. 13.

tendre enfance, un sens très concret; c'est la demeure du bon Dieu¹². Penser au ciel sera, pour la petite d'environ 5 ans, penser à vivre, pour toujours, complètement heureuse en la présence de Dieu (14v^o). Elle ne semble pas, alors, faire des prières vocales; ainsi s'explique qu'elle emploie ici le terme « oraison ». Peut-être se servait-elle, aussi, de la formule qu'elle avait apprise de sa maman et avec laquelle elle répétait « souvent » au bon Dieu « qu'elle lui donnait son coeur » (15v^o). Cela aurait été tout à fait naturel, mais, à défaut d'une confirmation de la part de Thérèse, contentons-nous de l'hypothèse.

Remarquons que l'oraison thérésienne se déroule sans problème, avec la spontanéité de la vie qui baigne dans le surnaturel. Ainsi le sillon tracé par le soleil couchant sur la mer évoque tout de suite en son esprit, pour en faire une application personnelle, ce qu'elle a lu dans un livre pour enfants: « je pris la résolution de ne jamais éloigner mon âme du regard de Jésus, afin qu'elle vogue en paix vers la Patrie des Cieux ». Encore une fois elle est en oraison sans s'en rendre compte (22r^o). Ceci se passe en août 1878; Thérèse a 5 ans et demi¹³.

Evolution ultérieure

Les années s'écoulent. Thérèse a pris des leçons à la maison, puis à partir du 3 octobre 1881, à l'Abbaye des Soeurs Bénédictines. Elle y reste de huit heures du matin environ, jusqu'à six heures du soir¹⁴. Comme il est normal dans un tel milieu, on y insiste sur la messe, et les élèves suivent dans leur « paroissien » les prières que le prêtre dit en latin. Mais voilà que la petite Thérèse se fait remarquer, non par son attitude distraite, mais tout au contraire par son recueillement extraordinaire. La maîtresse n'y comprend rien: Thérèse reste les yeux fermés devant son livre ouvert. On s'approche pour lui indiquer dans son « paroissien » ce qu'elle doit lire. Elle remercie d'un sourire gracieux, regarde son livre, puis, quelques instants après, relève de nouveau la tête, comme perdue¹⁵. Impossible de situer exactement ce fait. Est-ce avant sa première communion, reçue le 8 mai 1884?

¹² « Ciel » est écrit ici avec majuscule, contrairement à ce qu'indique Mss III, p. 41.

¹³ Mss II, p. 14.

¹⁴ Mss II, p. 14.

¹⁵ Summariium § 329, 344.

Est-ce après, au cours des deux années où se poursuivirent ses études à l'Abbaye? Que se passait-il en elle pendant ce recueillement qui l'absorbait si totalement? A cette dernière demande il est peut-être possible de trouver une réponse.

Notons la grande familiarité de la petite fille avec son petit livre, sa « chère Imitation » de Jésus-Christ¹⁶. Se reportant à ses 14 ans, elle affirme que « depuis longtemps » déjà elle se nourrissait alors de la « pure farine » qui y était contenue et que c'était « le seul livre » qui lui « fit du bien », qu'elle le portait toujours avec elle, l'hiver et l'été, pour le relire; ce qu'elle fit tant et si bien qu'elle finit par savoir « presque tous les chapitres » par coeur (47r^o), malgré sa difficulté à retenir littéralement un texte¹⁷. Les paroles « depuis longtemps » doivent donc être prises rigoureusement et requièrent plusieurs années. Déjà pendant l'action de grâces, après une de ses premières communions, elle se sert d'une phrase de l'Imitation pour formuler son désir: « O Jésus! douceur ineffable, changez pour moi en *amertume*, toutes les consolations de la terre » (36v^o). Serait-ce tellement risqué d'avancer l'hypothèse que Thérèse, nourrie des idées profondes de l'Imitation en général, et surtout de l'amour pour Jésus qui y est exprimé dans le chapitre VII du deuxième livre — chapitre qui lui était cher entre tous (50v^o) — se laissait emporter, dès avant sa première communion, par son inclination intérieure vers Jésus?

L'hypothèse nous semble d'autant plus vraisemblable que, dès l'âge de sept ans, Thérèse désirait profiter des instructions que Pauline donnait à Céline en vue de sa première communion, pour se préparer à la sienne. Thérèse écoutait avidement, autant qu'on le lui permettait, pensant « que ce n'était pas trop de quatre années pour se préparer à recevoir le Bon Dieu » (25r^o). Son désir de la communion n'était pas éphémère: rappelons-nous qu'elle demanda un jour de pouvoir se faufiler parmi ceux qui allaient communier, et que, une autre fois, elle voulait interpeller personnellement dans la rue, l'évêque, Mgr Hugonin, pour obtenir la permission d'anticiper d'une année sa première communion¹⁸. Rien d'étonnant si, pendant la messe, elle se tournait de tout son être vers Jésus sans prières vocales et dans un recueillement spontané. Ne dira-t-elle pas, en racontant l'expérience de sa première communion, que « depuis longtemps Jésus et la pauvre petite Thérèse s'étaient regardés et s'étaient compris » (35r^o).

¹⁶ Description dans Mss II, p. 31.

¹⁷ Mss II, p. 15; Ms A 37r^o.

¹⁸ A. COMBES, *Introduction...*, p. 251, note 1.

A la recherche d'une méthode d'oraison

En 1882, Thérèse reçoit comme « un glaive » qui s'enfonce dans son cœur (26r°). Ne se doutant de rien, elle apprend, à l'improviste, l'« entrée prochaine » de Pauline au Carmel. Quelques semaines, tout au plus quelques mois, lui restent donc pour goûter la présence de sa « petite Mère » et pour en être consolée. Pauline lui explique ce qu'elle sait du Carmel et, sans doute quoique Thérèse ne le dise pas expressément, elle lui trace à grands traits l'horaire qu'on y observait. Or, dans cet horaire figuraient, à côté de l'office divin et de la messe, deux heures d'oraison. La messe, Thérèse y était habituée depuis longtemps; l'office divin était une prière vocale remplaçant les prières qu'elle faisait à la maison. Mais l'oraison? Cela devait lui paraître une nouveauté. Pourtout elle désirait, elle aussi, entrer au Carmel et, bien sûr, elle voulait dès maintenant commencer son apprentissage. L'hypothèse pourrait sembler gratuite; voyons donc les choses de plus près.

Une fois Pauline entrée au Carmel, le 2 Octobre 1882, Marie s'occupe de l'éducation de la petite fille. Or, c'est précisément à elle que Thérèse demande la permission de « faire oraison »; Marie, la « trouvant assez pieuse », ne lui laisse faire que ses « prières ». Oraison, elle, la petite Thérèse, elle la faisait déjà depuis longtemps sans en connaître ni l'expression, ni une méthode spéciale, car personne ne lui avait encore « enseigné le moyen de faire oraison » (33v°). Elle n'en avait d'ailleurs pas besoin, l'heureuse enfant; l'oraison était pour elle aussi normale que la respiration. Ne faisait-elle pas ses « plus profondes oraisons » dans son lit (31r°)? Sa demande s'explique parfaitement, nous semble-t-il, par ce que Pauline avait dit du Carmel. Marie sait-elle, elle du moins, ce que signifie cette expression, qui a une résonnance un peu technique? Sans doute; mais cela doit lui paraître trop difficile pour sa petite filleule^{18 bis}. D'un côté elle ne permet donc pas à Thérèse de « faire oraison », mais d'un autre côté, elle lui donne, pour se préparer à sa première communion, « la petite feuille: « Du Renoncement » qu'avait envoyée le P. Pi-

^{18 bis} On vient de publier récemment une lettre de la visitandine, Sr Marie-Dosithée à sa nièce, Marie, et datant du 14 novembre 1875: VT 12 (1972) 230-232. La religieuse, se référant à l'enseignement de S. François de Sales, y propose une véritable méthode d'oraison. Marie savait donc ce que l'expression « faire oraison » signifiait. Mais elle pensait probablement que la méthode était trop compliquée pour une enfant. Et en cela elle avait parfaitement raison; l'oraison de Thérèse était bien plus simple.

chon, et elle ne trouve rien à redire à ce que sa filleule la *médite* « avec délices »¹⁹. De plus, elle, qui est au courant de tout ce que fait Thérèse, ne s'oppose pas à l'emploi que celle-ci fait de ses heures libres pendant les jours de congé: cachée derrière son lit elle peut « penser » à loisir (33v^o). Elle revient aux thèmes de son enfance: « Je pense au bon Dieu, à la vie... à l'ÉTERNITÉ, enfin je pense! ». Ecrivant ceci en 1895 Thérèse se rend exactement compte de ce qu'elle faisait alors. Pesons bien les mots qu'elle ne met pas en relief, mais que nous voudrions souligner fortement: « Je comprends *maintenant* que je *faisais oraison sans le savoir* et que *déjà* le Bon Dieu m'instruisait en secret » (33r^o). C'est-à-dire qu'elle se laisse davantage pénétrer des pensées qu'elle connaît déjà et qu'elle est à l'écoute de ce que Dieu voudra lui communiquer.

Reste pourtant le fait qu'elle croit encore ne pas savoir comment « faire oraison ». Cela semble l'intriguer énormément. Si Marie lui défend de la faire elle-même, elle voudrait au moins savoir comment elle se fait. Il ne nous est malheureusement pas permis d'insister trop sur les mots, ceux-ci pouvant avoir subi des variations dans la transmission des témoignages. Sous cette réserve remarquons donc qu'à une compagne plus grande Thérèse demande: « Marguerite, je voudrais bien que vous m'appreniez à faire la méditation »²⁰. Ici elle emploie timidement le terme ordinaire: « méditation ». Marguerite n'en reste pas moins embarrassée et renvoie la petite fille à une religieuse. Or, c'est à celle-ci que sera posé le vrai problème; faire la méditation n'était pas défendu par Marie et ne lui semblait pas non plus chose inconnue; mais « faire oraison »? Et voilà la question essentielle. Si une religieuse ne peut pas lui répondre, qui donc pourra lui donner satisfaction? « Comment est-ce, ma soeur, qu'une religieuse fait orai-

¹⁹ L'explication que Marie donnera plus tard de son refus nous laisse un peu perplexe: « Je la trouvais tellement pieuse que cela me faisait peur, pour ainsi dire. Je craignais que le bon Dieu ne la prît trop vite pour lui » (Mss II, p. 21). Les premières paroles reprennent l'expression de Thérèse et ce qui suit donne un son plutôt vague, et qui s'explique mieux si on tient compte de l'auréole de sainteté qui commençait à envelopper la carmélite. Le P. C. DE MEESTER a insisté avec raison pour qu'on lise avec une certaine prudence critique les dépositions aux procès de canonisation: *Dynamique de la confiance*, Paris, Cerf, 1969, p. 47-49. De même G. GAUCHER, *La passion de Thérèse de Lisieux*, Paris, Cerf-Desclée De Brouwer, 1972, p. 34. Retenons à ce propos la confiance de Sr Geneviève en 1950: « En d'autres circonstances, ces Messieurs me firent accepter telles ou telles expressions sans que j'ose protester indéfiniment et imposer ma pensée », DE, p. 723.

²⁰ Mss II, p. 21.

son? ». La converse, Sr Henriette, ne lui propose pas une méthode qui serait en usage dans l'Abbaye; chacune fait comme bon lui semble. La soeur dira donc tout simplement comment, personnellement, elle fait oraison: elle la fait « avec le coeur », se tenant près de Dieu comme un enfant près de son Père et lui racontant tout: « tout y passe »²¹.

On se demande naturellement pourquoi Thérèse n'a pas interrogé directement sa soeur Pauline. Rappelons-nous comment se déroulait la visite hebdomadaire au Carmel. Notons bien qu'on y allait *en famille*, c'est Thérèse qui le souligne, et c'est seulement à la fin de la demi-heure réglementaire²² que la petite soeur obtenait « à grand'peine deux ou trois minutes » pour parler à Pauline (27r°, 41v°), temps très bref que, de plus, Thérèse passait souvent à pleurer. Une fois au moins, elle trouva le calme nécessaire pour raconter à la carmélite ce qu'elle avait appris sur la manière de faire oraison. Elle revient ensuite à Sr Henriette pour lui dire le résultat de sa conversation: « Ma soeur, j'ai dit à ma soeur Carmélite comment vous faisiez oraison, elle m'a dit: « Eh bien, ma petite Thérèse, qu'est-ce que tu penses de cela? » — « Je pense que ce n'est pas difficile de faire oraison » — « Alors, fais-la de même avec ton coeur, puisque cela te plaît ».

Pauline aurait-elle levé la défense faite par Marie, ou celle-ci serait-elle revenue sur sa décision? En tout cas, la petite Mère encourage Thérèse à faire l'oraison « avec le coeur » et Thérèse semble contente d'avoir trouvé la solution de son problème. Au fond, celui-ci n'existait pas; ce fut plutôt une question de mots que la découverte d'une réalité nouvelle: elle n'avait qu'à continuer comme elle avait fait jusque là.

Mgr A. Combes est toutefois d'avis que Thérèse n'est pas tout à fait d'accord avec Sr Henriette. Il fait d'abord remarquer que la réponse à Pauline est plutôt évasive: Thérèse ne veut pas se trahir, elle donne un jugement sur l'oraison de la religieuse sans pour autant avouer qu'elle-même, elle la fait de la même manière. Il relève et outre le caractère égocentrique de l'oraison de la bénédictine: elle parle à Dieu de ses joies et de ses peines à elle, tandis que l'oraison de Thérèse était toute tournée vers Dieu et ses intérêts à Lui²³. Pour notre part, nous ne voyons pas

²¹ Le texte est rapporté par Mgr A. Combes; voir aussi VICTOR DE LA VIERGE, *L'oraison de Thérèse...*, p. 41.

²² Mss II, p. 16.

²³ *Introduction...*, p. 248-249.

une telle opposition. Sr Henriette n'est pas entièrement égocentrique, puisqu'elle aussi, elle « adore » le Père; et Thérèse, de son côté, se confie à Dieu telle qu'elle est. Bien sûr, elle s'intéresse à Lui, à l'éternité, et ici il faudrait peut-être souligner que dès lors son attention affective n'est pas concentrée sur Dieu le Père, mais sur Jésus²⁴. Cela ne l'empêche pas d'aller à Lui, tout à fait comme le faisait Sr Henriette. Quelques mois avant sa mort, en juin 1897, écrivant à M. Marie de Gonzague, elle emploie encore absolument les mêmes expressions que la soeur de l'Abbaye: « Vous agissez comme le bon Dieu qui ne se fatigue pas de m'entendre lorsque je lui dis tout simplement mes peines et mes joies, comme s'Il ne les connaissait pas » (Ms C 32v^o). Nul doute qu'elle parle ici de son oraison.

Avec une entière liberté, elle aura donc suivi pendant toute sa vie l'inclination de son âme, faisant l'oraison « avec le coeur », et dans la direction que le moment présent lui inspire. Thérèse a raison d'être contente de la confiance de Sr Henriette: celle-ci répond exactement à ce qu'elle désirait savoir, et elle explique ce que la petite fille faisait déjà depuis longtemps. Maintenant qu'elle sait clairement « comment faire oraison », elle s'y adonnera avec plus de joie, en pensant à ce qu'elle fera plus tard, une fois que la porte du Carmel se sera fermée sur elle.

Faire oraison avec le coeur

Les années qui la séparent encore du moment désiré contiennent des périodes privilégiées, qui ont enrichi son oraison d'une façon particulière. Mais demandons-nous d'abord ce qui advient de ses prières vocales. Elle continue, sans aucun doute, la récitation des prières de sa première enfance, les prières faites en commun, matin et soir. Il y avait encore les pratiques de dévotion, que comportait son inscription à l'Association des Saints Anges (40v^o), faite le 25 septembre 1882, pratiques qui lui plaisaient « beaucoup »²⁵. Retenons aussi une de ses résolutions prise en sa retraite de première communion et qu'elle renouvelera l'année suivante: « Je dirai tous les jours un Souvenez-vous

²⁴ Cfr. A. COMBES, *Jésus pour sainte Thérèse de Lisieux*, in « Divinitas » 13 (1969) 371-400; repris dans *Theresiana...*, p. 287-316.

²⁵ Elles comportaient au moins, selon qu'il nous est donné de savoir, la récitation d'une prière vocale devant la statue d'un ange qui se trouvait dans le préau (Mss II, p. 28).

à la Sainte Vierge »²⁶. En plus, chaque jour « depuis son enfance », elle récitait à S. Joseph, pour qui elle avait « une dévotion » qui se confondait avec son amour envers la Sainte Vierge, la prière: « O St. Joseph, père et protecteur des vierges » (57r^o). A partir du 31 mai 1887, jour de son inscription à l'Association des Enfants de Marie, elle s'imposa, en outre, la récitation régulière du chapelet, pratique à laquelle elle restera fidèle jusque sur son lit de mort²⁷. Nous en reparlerons.

Mises à part ces prières vocales, en réalité peu compliquées, tout son intérêt va vers « l'oraison », qui ira en s'approfondissant. La première communion, depuis longtemps désirée et soigneusement préparée avec l'aide de Marie et du « ravissant petit livre » qu'avait composé Pauline pour la circonstance (33r^o), fut en même temps le terme d'une évolution intérieure et le point de départ d'un élan nouveau. Son esprit qui s'était développé « au sein de la souffrance » depuis le départ de Pauline (27r^o), prenait un nouvel essor dans cette rencontre avec Jésus. Thérèse ne veut pas exposer « à l'air » ses « pensées de l'âme »; elle ne peut pourtant pas s'empêcher de laisser apparaître quelque chose de ce qu'était pour elle le « premier baiser de Jésus » (35r^o). Relisons encore une fois ce texte et soulignons les mots sur lesquels elle semble glisser: « *depuis longtemps* Jésus et sa petite Thérèse s'étaient *regardés* et s'étaient *compris* ». Pour elle, c'est le mot « regardés » qui est important, toute prise qu'elle est par la différence entre le *regard* qui a précédé et la *fusion* qui se réalise maintenant. Au fond, il n'y a pas opposition mais évolution: le regard et la compréhension mutuels ont abouti maintenant à une fusion dans l'amour. Thérèse, de son côté, ne reste pas muette; elle parle: « Je vous aime, je me donne à vous pour toujours ». Pas d'autres demandes apparemment, si ce n'est peut-être celle, déjà faite antérieurement, de lui ôter sa liberté (35r^o)²⁸. Le caractère mystique de l'oraison thérésienne nous semble indéniable: Thérèse se sent absorbée comme « la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan ».

Plus que les confessions, qui lui sont pourtant une source

²⁶ Mss II, p. 27.

²⁷ Pour les autres associations, auxquelles Thérèse s'est inscrite progressivement et que DE (p. 483) énumère, nous sommes dans l'incertitude quant aux obligations qu'elles imposaient.

²⁸ Thérèse ne dit pas ici, mais nous le savons par ailleurs, qu'elle a aussi prié pour le pauvre qu'elle craignait d'avoir attristé un jour en présentant l'aumône: 15r^o. Au moment où elle écrit son récit elle ne revit que l'essentiel dans la joie de son expérience.

de joie (16v°-17r°), du moins jusqu'en mai 1885, quand commence la « terrible maladie des scrupules » (39r°), les communions constituent les points culminants de son oraison; elle a noté soigneusement, dans un de ses carnets d'enfant, celles qui suivirent la toute première: huit en tout pour l'année 1884²⁹. C'est déjà beaucoup pour l'époque, c'est bien peu pour Thérèse qui est toutefois heureuse d'avoir obtenu de son confesseur la permission de communier « à toutes les principales fêtes » (36r°). La deuxième communion, celle de l'Ascension, 22 mai, présente les mêmes caractères mystiques que la première. Thérèse répète les paroles de S. Paul, tout en remplaçant le nom du Christ par cet autre qui lui était plus doux: « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ». Suit alors la troisième communion, à l'occasion de sa Confirmation: elle y reçoit « la force de souffrir » (36v°), mais pas encore le *désir*. Celui-ci lui sera donné dans une des communions suivantes³⁰. Les paroles de Marie qui lui prédit une voie sans souffrance, déclenchent une réaction: « Je sentis naître en mon coeur un *grand désir* de la *souffrance* » (36r°). Ce désir n'est pas éphémère: « *Souvent* pendant *mes communions* je répétais les paroles de l'Imitation ». Suit alors ce que Mgr A. COMBES a appelé la prière dévastatrice³¹ et que nous avons déjà citée: « O Jésus, *douceur* ineffable, changez pour moi en *amertume*, toutes les consolations de la terre! » (36v°).

Différents aspects

On pourrait penser que dorénavant l'oraison de Thérèse présentera toujours l'accent mystique que nous venons de constater. Cela aura peut-être été le cas pour l'année qui suivit sa première communion; année qui « se passait presque tout entière sans épreuves intérieures » (39r°). N'oublions pas toutefois qu'elle n'a pas encore maîtrisé sa sensibilité contre laquelle elle ne cesse de lutter, sans succès. Encore « bien enfant » (41v°), elle continue à se faire « des peines de *tout* » (43r°). A cela vint

²⁹ Mss II, p. 24.

³⁰ Il s'agit nécessairement d'une des communions qui suivirent celle de la confirmation, quoique Thérèse en parle dans un alinéa précédent. La chronologie des communions, telle qu'elle est indiquée dans son carnet, ne laisse aucun doute à ce sujet. Dans son récit elle ne suit donc pas la succession réelle des faits.

³¹ *Introduction...*, p. 347.

s'ajouter, en mai 1885, la crise des scrupules, occasionnée par le sermon « très effrayant » de l'abbé Domín sur le péché mortel³². Thérèse se trouve bien loin des cimes de la mystique savoureuse. Elle ne fait que sentir douloureusement son impuissance à réaliser quoi que ce soit. Ses maux de tête, toujours plus intenses, l'obligent enfin à quitter l'Abbaye en février ou mars 1886³³. A toutes ces souffrances, s'ajoute la perspective de la séparation d'avec Marie, sa marraine, à qui elle pouvait tout confier. Après son départ, Thérèse, complètement dépaysée, se tourne vers ses « quatre petits anges » du ciel et « avec une simplicité d'enfant » elle leur exprime sa détresse. Vite exaucée, elle aime dès lors à s'entretenir « souvent avec eux, à leur parler des tristesses de l'exil..., de mon désir d'aller bientôt les rejoindre dans la Patrie! » (44r^o). Prière toute simple donc: elle se laisse inspirer, ici aussi, par l'inclination de son coeur. Si Jésus est d'ordinaire la Personne à laquelle elle s'adresse de préférence, elle ne s'en trouve pas, pour autant, moins libre de parler à d'autres qui lui sont chers. Ceci vaut surtout pour la Sainte Vierge, qu'elle appelle, comme tant de chrétiens, sa « Mère du Ciel », et pour laquelle elle sent grandir encore son amour en attendant l'« heureux moment » où elle se sera retirée « sur sa montagne »: le Carmel (40r^o).

Seule à seul avec Jésus

Lorsqu'elle reviendra à l'Abbaye, deux après-midi par semaine, afin de pouvoir être admise dans l'Association des Enfants de Marie, elle s'esquivera, une fois la leçon d'ouvrage terminée, à la tribune de la chapelle; là son coeur s'élançait, non pas directement vers la Sainte Vierge pour laquelle elle acceptait pourtant de revenir chez les Bénédictines³⁴, mais vers le Seigneur. Ce qui se passait alors entre elle et Jésus, elle le suggère plutôt qu'elle ne le dit expressément. C'était sûrement comme toujours « avec le coeur » qu'elle faisait oraison, pendant une heure et

³² Mss II, p. 26.

³³ Mss II, p. 27.

³⁴ 40v^o. L'inscription à l'Association n'est pas une simple formalité pour Thérèse, mais elle avoue franchement que ce privilège n'excitait pas « son envie » (40v^o). Amour sincère pour la sainte Vierge: « c'était pour la Ste Vierge toute seule que je venais à l'abbaye » (41r^o), pas d'enthousiasme spécial pour l'Association.

davantage³⁵ en attendant que son père vienne la chercher: « Jésus n'était-Il pas mon *unique ami*?... Je ne savais parler qu'à Lui; les conversations avec les créatures, même les conversations pieuses, me fatiguaient l'âme » (40v°). La période des scrupules est terminée depuis longtemps³⁶; Thérèse est dans la paix, et, bien que ces après-midi elle se sentît « parfois » « *seule*, bien seule », « comme aux jours de [sa] vie de pensionnaire » (41r°), ce sentiment la soutient dans son orientation vers Jésus. Ce que Thérèse écrit, en revivant cette époque et après avoir fait remarquer que sa solitude lui rappelait l'exil de la terre, est l'écho de ce qu'elle ressentit alors devant le Saint-Sacrement: « Quand je pense à ces choses, mon âme se plonge dans l'infini, il me semble déjà toucher le rivage éternel... Il me semble recevoir les embrassements de Jésus ». Voilà le premier mouvement: il va vers Jésus; mais tout de suite il s'élargit: « Je crois voir Ma Mère du Ciel venant à ma rencontre avec Papa... Maman... les quatre petits anges... Je crois jouir enfin pour toujours de la vraie, de l'éternelle vie en famille » (41r°).

Ce qui a permis à Thérèse de passer ces longues heures dans de tels sentiments, ce n'est pas avant tout le fait d'être guérie de ses scrupules, c'est principalement l'invasion de l'amour avec la grâce de la « conversion » de Noël 1886, et la lecture du livre d'Arminjon pendant la première moitié de 1887. Pendant la nuit de Noël Jésus avait changé son cœur et elle « avait retrouvé la force d'âme qu'elle avait perdue à 4 ans et demi » (45r°). Plus profondément, c'est la « *charité* » qu'elle sentait « entrer dans son cœur, le besoin de [s]'oublier pour faire plaisir », et, « depuis lors », elle fut « heureuse » (45v°). Délivrée définitivement de son égocentrisme, elle pourra s'ouvrir à l'Amour infini; pendant les premiers mois de 1887 son esprit, lui aussi, se développa. Pour satisfaire son « désir intense de *savoir* », Jésus lui offrait « en abondance » une nourriture « dans les conférences de Mr. l'abbé Arminjon, sur la fin du monde et les mystères de la vie future » (47r°). Attirée vers le ciel depuis sa plus tendre enfance, son enthousiasme se portait spontanément vers les descriptions de la béatitude éternelle³⁷. Son oraison (car c'était bien

³⁵ VT 7 (1967) 147.

³⁶ Nous sommes, en effet, déjà en 1887, et non pas en 1886, comme le dit Mss II, p. 28; voir. *Un point de chronologie thérésienne*, in VT 7 (1967) 145-148; DE, p. 483.

³⁷ Les extraits copiés par Thérèse sont tirés du chapitre sur le purgatoire et de celui sur la béatitude éternelle. Notons les dates qu'elle appose à ceux sur la béatitude: 4 et 5 juin 87 (Mss II, p. 32).

une oraison qu'elle faisait) était pénétrée des « récompenses éternelles » (47v°), et avec Céline, sa confidente intime, elle recevait des grâces qu'elle ne craint pas de comparer à « celles accordées aux grands saints », comme à « Ste Monique avec son fils », « au port d'Ostie » (48r°). Grâces élevées sans doute, que l'ambiance un peu romantique ne doit pas nous cacher; d'ailleurs, les fruits de vertu s'en portaient garants (48r°). Thérèse ne dit-elle pas, et c'est le fond de son expérience: « qu'il était *transparent et léger* le voile qui dérobait Jésus à nos regards!... Le doute n'était pas possible, déjà la Foi et l'Espérance n'étaient plus nécessaires, *l'amour* nous faisait trouver sur la terre Celui que nous cherchions »³⁸. Se référant sur son lit de mort aux « assauts d'amour » qu'elle ressentait « à l'âge de 14 ans », elle pense bien à ceux qu'elle reçut au belvédère: c'étaient de vraies grâces mystiques, quoiqu'encore bien inférieures à la « flamme » qui la brûla après son offrande à l'Amour miséricordieux en 1895³⁹.

Grâce à ce qui précède, nous pouvons mieux soupçonner ce qu'était l'oraison de Thérèse en la chapelle de l'Abbaye. Nous sommes, en effet, dans la même période. Ce n'était pas, comme au belvédère, « le regard plongé dans le lointain » et contemplant avec Céline « les merveilles du Créateur », mais dans le clair-obscur de la tribune que Thérèse faisait oraison. L'essentiel ne change pas pour autant. Si elle se sent ici parfois bien seule, cela lui fait désirer davantage le Ciel, où elle ne le sera plus, et, tout comme au belvédère, elle semble « recevoir les embrassements de Jésus ». Rencontre mystique avec l'unique Ami!

Cette intimité s'accroît encore par les communions devenues plus fréquentes: pendant le mois de mai, son confesseur lui permit de communier quatre fois par semaine et, « ce beau mois passé, il en ajouta une cinquième chaque fois qu'il se trouverait une fête » (48v°). Le dimanche de Pentecôte, 29 mai, Thérèse a obtenu de son père la permission d'entrer au Carmel à 15 ans; le mardi suivant elle est inscrite à l'Association des Enfants de Marie. Tout conspire à créer un climat de bonheur. Inondée de grâces, Thérèse pourrait-elle faire une oraison qui ne soit pas savoureuse? Avec Céline, elle peut goûter « *l'idéal du bonheur* »

³⁸ 48r°. Nous nous séparons ici de quelques auteurs, qui nient tout aspect mystique dans cette expérience au belvédère. Sans vouloir majorer les textes de Thérèse comme le font certains autres, nous ne voudrions pas non plus les minimiser.

³⁹ CJ 7.7.2.

sur la terre (49v°). En juillet, la vision de Jésus en croix va élargir son horizon de prière et allumer en elle « une ardeur inconnue et très vive » (45v°) pour la conversion des pécheurs; la conversion de Pranzini, son « premier enfant » (46v°), le 31 août, ne fera qu'augmenter sa soif des âmes. Décidément Thérèse passait alors par un temps de ferveur intense.

Les derniers mois de 1887 réservent à Thérèse de rudes épreuves. Il y a d'abord, le 8 octobre, le refus de son oncle de la laisser entrer au Carmel à un âge si tendre. Une fois cet orage passé, le 22 octobre, un autre surgit: l'opposition catégorique de l'abbé Delatroëtte. Les larmes coulent, mais « je grandissais dans l'amour du Bon Dieu, je sentais en mon coeur des élans inconnus jusqu'alors; parfois j'avais de véritables transports d'amour » (52r°), ceux-ci deviennent même, un soir, si violents qu'ils lui font dire « mille folies » (52v°). Malgré tout, donc, l'élan reçu au belvédère semble s'intensifier.

Les événements se succèdent maintenant avec rapidité: le 31 octobre c'est la visite à Mgr. Hugonin, avec l'échec que l'on sait. Et voilà Thérèse, au début de novembre, en pèlerinage à Rome, après s'être mise, à Paris, sous la protection de la Sainte Vierge et de Saint Joseph (56v°-57r°). Elle fait l'expérience que même de saints prêtres ont « un extrême besoin de prières »; elle y découvre que sa vocation carmélitaine est d'être « l'apôtre des apôtres, priant pour eux » (56r°); ce dont elle se souviendra toute sa vie. Pour le moment, tout son espoir est tendu vers l'audience pontificale, qui a lieu le 20 novembre, et réserve à Thérèse un échec qui semble décisif. Pourtant l'amertume de la déception ne signifie pas, comme on s'y attendrait, un bouleversement complet. Le soir même de ce jour mémorable, Thérèse écrit à Pauline: « si tu avais pu lire dans mon coeur, tu y aurais vu une grande confiance »⁴⁰; la raison est celle qu'elle répètera huit ans plus tard: « je crois que j'ai fait ce que le Bon Dieu voulait de moi »⁴¹.

Ainsi la prière de Thérèse aboutit à l'abandon; reprenant l'image d'une poésie connue des deux soeurs, elle continue: si Jésus « veut briser son jouet, il est bien libre; oui, je veux bien tout ce qu'il veut »⁴². Et « puisque c'est la volonté du bon Dieu! »⁴³, elle le laissera faire. Ainsi une nouvelle dimension se

⁴⁰ Lettre 18, p. 47; LT 36 (20/11/1887).

⁴¹ *ibid.*; cfr. 64r°: « Au fond du coeur je sentais une grande paix, puisque j'avais fait absolument tout ce qui était en mon pouvoir de faire pour répondre à ce que le Bon Dieu demandait de moi ».

fait jour dans l'oraison de Thérèse: l'abandon, accompagné de la certitude que « le bon Dieu ne peut pas me donner des épreuves au-dessus de mes forces »⁴⁴. Dans sa tristesse elle conserve bien sa direction théologale. Et l'abandon ne signifie pas passivité: aussitôt rentrée à Lisieux elle écrit — sur le conseil de Pauline — à Mgr Révérony pour « lui rappeler sa promesse » (67r^o) de faire tout son possible pour que ce qu'elle espère encore, puisse se réaliser. La fête de Noël, qu'elle passe maintenant « dans les larmes » (67v^o), rend son abandon encore plus complet. Au fond, son oraison ne semble pas avoir subi des résonnances fâcheuses sous le choc des événements douloureux. Les premiers mois de 1888 se passeront dans la paix complète, dans l'attente du jour déjà fixé pour son entrée, le 9 avril. Rien ne semble plus avoir obscurci le ciel de son âme⁴⁵. Son navire aborde « heureusement au port »⁴⁶. Et maintenant, que va-t-il se passer?

II. AU CARMEL

Thérèse ne s'était pas fait une image trop idyllique de la vie religieuse. Pauline lui avait répété qu'elle ne devait pas venir au Carmel pour jouir, mais pour souffrir; et elle répond comme son écho fidèle: « Je ne désire qu'une chose, quand je serai au Carmel, c'est de beaucoup souffrir pour Jésus »⁴⁷. Aussi pouvait-elle faire en 1895 cette déclaration sincère en soulignant elle-même: « Les *illusions*, le Bon Dieu m'a fait la grâce de *n'en avoir* AUCUNE en entrant au Carmel; j'ai trouvé la vie religieuse *telle* que je me l'étais figurée, aucun sacrifice ne m'étonna, et cependant, vous le savez, ma Mère chérie, mes premiers pas ont rencontré plus d'épines que de roses!... Oui, la souffrance m'a tendu les bras

⁴² *Lettre* 18, p. 48; LT 36 (20/11/1887). De cette façon elle apprend à plier sa volonté propre à celle de Dieu. La poésie sur *Le jouet de Jésus* est partiellement publiée en Mss II, p. 42.

⁴³ *Lettre* 19, p. 49; LT 37 (25/11/1887).

⁴⁴ *Lettre* 18, p. 48; LT 36 (20/11/1887).

⁴⁵ Certes, il y avait la peine du nouvel échec de Léonie pour la vie religieuse (*Lettre* 22, p. 56, note 1; LT 42 (21/2/1888)); il y avait une petite mésaventure survenue à Céline (*Lettre* 23, p. 58; LT 43 B (18?/3/1888)). Mais, somme toute, ces mois ont laissé à Thérèse « de doux souvenirs » (68v^o).

⁴⁶ *Lettre* 23, p. 58; LT 43 B (18?/3/1888).

⁴⁷ *Ibid.* Ce n'est pas un désir nouveau: à neuf ans, lorsqu'elle reçut des compliments de Sr Thérèse de saint Augustin, sa réaction fut immédiate: « je ne comptais pas venir au Carmel pour recevoir des louanges » (26v^o).

et je m'y suis jetée avec amour » (69v°). Nous n'avons pas l'intention d'analyser toutes les souffrances qui ont éprouvé la jeune religieuse, cela ne serait pas inutile cependant pour se rendre un compte exact du climat dans lequel elle vivait. N'exagérons pourtant pas. N'allons pas jusqu'à dire que Thérèse n'a connu que de la souffrance. Elle savait se délasser avec les autres; elle savait rire et faire rire⁴⁸. N'empêche qu'elle a beaucoup souffert; sur son lit de mort elle a demandé à Pauline de « le faire savoir aux âmes »⁴⁹.

Arrêtons-nous aux souffrances qui ont le plus directement influencé sa vie d'oraison. Prête à tout genre de sacrifice, elle ne s'attendait sans doute pas à celui qui allait l'accompagner pendant presque toute sa vie religieuse et qui semble devoir être attribué à des causes absolument banales: le manque de sommeil et les difficultés de la digestion. On a fait remarquer avec raison que la toute jeune fille de quinze ans et trois mois aurait eu besoin de beaucoup plus d'heures de sommeil⁵⁰: sept heures de repos, y compris la sieste, étaient vraiment trop peu pour elle⁵¹. Si encore elle avait pu profiter pleinement de ce temps limité! Mais bientôt l'hiver froid, humide et très long allait réduire terriblement ces heures mesurées. Elle ne sollicite même pas le surcroît de couvertures qu'on lui aurait donné volontiers⁵². N'a-t-elle pas avoué, mais à la fin de sa vie seulement, qu'elle avait souffert du froid jusqu'à en mourir?⁵³. Evidemment, malgré l'énergie de la jeune novice qui ne voulait jamais se plaindre, la nature prenait sa revanche et faisait valoir ses droits pendant la journée, ce qui arrivait surtout lorsqu'elle n'était pas occupée à un travail manuel. L'office divin pouvait encore l'aider à lutter contre le sommeil menaçant, mais le temps de l'oraison mentale l'exposait sans défense à cet ennemi redoutable. Ajoutons à cela ses indispositions d'estomac, car elle s'habituaient mal

⁴⁸ Voir les témoignages sur la gaité de Thérèse en DE, p. 454, notamment celui de M. Marie de Gonzague en 1893: « Mystique, comique, tout lui va. Elle saurait vous faire pleurer de dévotion et tout aussi bien vous faire pâmer de rire en récréation ». Cfr. aussi l'histoire du « petit homard endiable », *Lettre* 191, p. 375; cette lettre est écrite le 19 mars 1897: Thérèse se sait déjà mortellement atteinte, et pourtant elle veut encore faire rire.

⁴⁹ CJ 31.7.13.

⁵⁰ A. COMBES, *Introduction...*, p. 257; S. PIAT, *Sainte Thérèse à la découverte de la voie d'enfance*, Paris, 1964, p. 50.

⁵¹ Voir l'horaire du Carmel de Lisieux chez S. PIAT, *Sainte Thérèse...*, p. 89; à comparer avec celui donné en DE, p. 826.

⁵² S. PIAT, *Sainte Thérèse...*, p. 90.

⁵³ DE, p. 537.

à la nourriture du Carmel⁵⁴; inutile de dire que la mauvaise digestion augmentait encore la somnolence⁵⁵. On ne doit donc pas s'étonner que peu de temps après son entrée au Carmel l'oraison de Thérèse ait changé complètement d'aspect.

Presqu'à la fin de son Ms A⁵⁶, Thérèse avoue que depuis *sept* ans déjà, elle dort pendant son oraison et ses actions de grâces: ce chiffre nous reporte exactement à l'an 1888. Il faut en conclure que la postulante est restée peu de mois sans connaître cette difficulté pour son oraison. Elle ne s'arrête pas toutefois aux explications purement biologiques de son état; elle, qui aperçoit partout la main de Jésus, le voit à l'oeuvre ici aussi. Nous l'entendrons bientôt affirmer clairement: Jésus se sert de *tout* pour l'éprouver et la purifier. C'est donc dans cette perspective que nous devons nous placer, nous aussi.

Climat général

Thérèse ne reste pas au choeur toute la journée; elle a ses occupations, ses emplois qui alternent régulièrement⁵⁷. Dans quel climat vit-elle habituellement? Plus tard, elle confiera à sa soeur Céline qu'elle croyait n'avoir jamais été trois minutes sans penser au Bon Dieu. Ce qu'elle expliquait tout simplement: « On pense naturellement à quelqu'un que l'on aime »⁵⁸. N'aime-t-elle pas Jésus depuis longtemps et ne le lui répète-t-elle pas sans cesse? Déjà dans une lettre de 1890, écrite à sa soeur Pauline pendant sa retraite de profession, elle l'affirme clairement⁵⁹; donc bien avant l'entrée de Céline au Carmel⁶⁰, son coeur était continuellement tourné vers l'unique Ami. Certes, rarement le sentiment connaîtra la même intensité. Le mouvement n'aura pas souvent l'aspect mystique qu'il eût au mois de juillet 1890, quand elle reçut la grâce élevée du « vol d'esprit », qui la tint pendant une

⁵⁴ *Lettre* 44, p. 87, note 4; LT 69+e (11?/1888/: Mss II, p. 48.

⁵⁵ Plus tard, en 1894, sa marraine, étant « provisoire », augmentait encore involontairement le malaise de Thérèse en la servant abondamment de haricots qui lui plaisaient beaucoup à elle, mais faisaient mal à sa filleule: CJ 20.8.18. Cfr. aussi CSG, p. 116 (nous citons selon l'édition de 1961).

⁵⁶ 75v°. Cette page est encore écrite en 1895, car Thérèse dit plus loin (84r°) avoir en *cette année* fait son offrande à l'Amour miséricordieux.

⁵⁷ CJ. 13.7.18.

⁵⁸ CSG, p. 77.

⁵⁹ *Lettre* 91, p. 165; LT 110 (30-31/8/1890).

⁶⁰ le 14 septembre 1894.

semaine entière « cachée sous le voile de la Sainte Vierge »⁶¹. Toutefois, ses aspirations d'amour étaient fréquentes et venaient sans effort, la contraignant même parfois à s'arrêter. Chose curieuse: c'était souvent au réfectoire que cela lui arrivait⁶². Elle pensait aussi à gagner la vie de ses « enfants », les pécheurs⁶³; elle n'oubliait pas, bien entendu, les prêtres⁶⁴, tant d'autres qui s'étaient recommandés à ses prières; plus tard s'y ajoutèrent ses frères missionnaires⁶⁵. Elle avait le cœur ouvert à tous les besoins de l'Eglise dont elle se sentait, comme sa Mère spirituelle, la « fille » (Ms C 33v^o). Les sentiments qu'elle exprime dans le Ms B et à la fin du Ms C⁶⁶ l'animaient depuis longtemps déjà. Pleine de générosité et d'amour, vivant toute la journée en union avec Jésus, Thérèse est on ne peut mieux disposée à s'entretenir avec Lui.

Cette attention d'amour était encore plus facile lorsqu'elle commença, en 1893, à composer des poésies. Nous savons que d'ordinaire elle les composait pendant la journée, pour les mettre par écrit le soir pendant le temps libre, ou le dimanche. Une mélodie connue lui servait pour chanter ce qu'elle appelait un jet de cœur, sans trop se préoccuper des règles de la versifi-

⁶¹ CJ 11.7.2.

⁶² CSG, p. 129.

⁶³ *Histoire d'un âme. Conseils et Souvenirs*, Lisieux, Office Central, 1953, p. 222-223. Cité par P. DESCOUVEMONT, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et son prochain*, 2^{me} éd., Paris, Lethielleux, 1970, p. 250.

⁶⁴ Cfr., entre autres, *Lettre* 102, p. 179 (14/10/1890): « Ah! prions pour les prêtres... ».

⁶⁵ Voir ses lettres à l'abbé Bellière *Lettre* 178, p. 353, (1/11/1896), et 188, p. 369 (24/2/1897), au P. Roulland *Lettre* 203, p. 395 (9/5/1897). Ne croyons pas que ce soit pour Thérèse de simples phrases conventionnelles. D'autre part, il ne faudrait pas penser que les assurances répétées à presque tous ses destinataires, aient compliqué sa vie. Sa règle de conduite aura été à peu près pendant toute sa vie religieuse celle-là même qu'elle pratiquait étant malade: « Ma petite vie, c'est de souffrir et puis ça y est! Je ne puis pas dire: Mon Dieu, c'est pour l'Eglise, mon Dieu, c'est pour la France... etc... Le bon Dieu sait bien ce qu'il faut qu'il en fasse, je lui ai tout donné pour lui faire plaisir. Et puis ça me fatiguerait trop de lui dire: Donnez ceci à Pierre, donnez ceci à Paul. Je ne le fais bien vite que lorsqu'une soeur me le demande, et après je n'y pense plus. Quand je prie pour mes frères missionnaires, j'offre pas mes souffrances, je dis tout simplement: **Mon Dieu, donnez-leur tout ce que je désire pour moi**»: CJ 4.8.8. Sainte liberté qui ne l'empêche pas, à l'occasion, de demander à Dieu de guérir les missionnaires à sa place: CJ 21/26.5.5. Une certaine simplification s'est pourtant produite: le premier août à la demande: « Pensez-vous à vos frères missionnaires? » elle répond: « Je pensais à eux bien souvent; mais depuis que je suis malade je ne pense pas à grand'chose »: CJ 1.8.8.

⁶⁶ Cfr. Cf. M. CELLI, *La vocazione missionaria di S. Teresa di Lisieux*, Rome-Paris, Latran-Vrin, 1969.

cation⁶⁷. Nous nous l'imaginons volontiers fredonnant doucement ces mélodies et cherchant, vers après vers, à y couler ses pensées à elle, pendant qu'elle travaillait à la sacristie, faisait de la peinture ou balayait tout simplement un corridor. Son coeur chantait son amour fidèle, même au milieu de la sécheresse et l'aridité qu'elle ressentait si durement. C'est dans ses dispositions qu'elle allait prier.

Mais une fois arrivée au choeur, le décor est très différent. Thérèse sait très bien ce qu'est la prière: en juin 1897, elle en donne une définition qui est devenue classique: « Pour moi, la prière c'est un élan du coeur, c'est un simple regard jeté vers le Ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au sein de l'épreuve comme au sein de la joie, enfin c'est quelque chose de grand, de surnaturel, qui me dilate l'âme et m'unit à Jésus » (Ms C 25r^v). Il faut dire que tout apparaît ici spontané; c'est la prière que Thérèse fait à maintes reprises pendant la journée; c'est celle qu'elle tâche de faire au choeur. Seulement, y réussit-elle? Et si elle n'y réussit pas, quelle sera sa réaction, quel remède apportera-t-elle?

Faisons d'abord une distinction entre les prières vocales et l'oraison mentale. Pour celles que Thérèse appelle *les* prières, une nouvelle distinction s'impose: il y a d'abord l'office divin, puis les autres prières dites soit en commun, soit en privé. La distinction n'est pas arbitraire, nous allons le voir.

Les prières en commun

Après quelques semaines d'initiation à ce qu'était alors le labyrinthe du bréviaire, Thérèse remercia gentiment sa marraine Marie⁶⁸ et se débrouilla toute seule. Quoiqu'elle ne sût pas le latin, elle tâchait de passer dans une attitude de prière ces trois heures consacrées à la prière officielle de l'Eglise. A cela l'aidaient les traductions des psaumes dont elle pouvait disposer librement; le soir, on lisait en français au réfectoire les lectures des Matines qu'on allait réciter quelques heures plus tard⁶⁹.

⁶⁷ Mss I, p. 6-7. La première poésie date du 2 février 1893. Selon CSG, p. 120, Thérèse ne répétait pas toujours toute la journée ses poésies; pour le dimanche cfr. *ibid.*, p. 98. La poésie *Vivre d'amour* a été composée pendant la journée du mardi des Quarante Heures, 1895, et écrite le soir: CJ 5.8.7.

⁶⁸ S. PIAT, *Sainte Thérèse...*, p. 96.

⁶⁹ DE, p. 811; cfr. CSG, p. 80.

Avec une sensibilité toute féminine, elle écoutait attentivement le martyrologe de Prime, trouvant cela tellement délicieux d'apprendre les noms de ses « parents » avec qui elle vivrait pendant toute l'éternité⁷⁰. Il faut bien dire toutefois que le sens des paroles lui échappait le plus souvent, et donc qu'elle n'y trouvait pas l'appui dont elle aurait pu sentir le besoin. Comment faire?

Il y avait bien des moments privilégiés qui retenaient toute son attention et sa ferveur; c'étaient ceux où elle remplissait pour une semaine le rôle de « semainière » ou de première chantre: alors elle se sentait en quelque sorte investie de la dignité du prêtre, ayant, « comme lui le droit de prier tout haut devant le Saint Sacrement, de donner les bénédictions, les absolutions, de dire l'Évangile »⁷¹. Pourtant, même alors, il lui arrivait d'être distraite: « je me suis vue quelquefois, après avoir prévu, une minute avant, ce que je devais dire, le laisser passer sans ouvrir la bouche par une distraction tout à fait involontaire »⁷². A plus forte raison souffrira-t-elle de distractions lorsqu'elle n'aura pas un rôle spécial à remplir. Malgré son désir si grand de réciter parfaitement l'office, elle se trompe et s'oublie, elle fait des fautes. Raison de plus pour excuser les autres qui en font autant⁷³.

Il y a pourtant distraction et distraction! Certes, Thérèse voudrait *réciter* bien et sans faute cette prière de l'Église: elle l'estime tant qu'elle s'en croit indigne (Ms C 25r^o). C'est pourquoi l'office divin est à la fois « son bonheur et son martyre »⁷⁴. Mais à quoi pense-t-elle lorsqu'elle est distraite? Laissons de côté les distractions banales, dont aucun être humain n'est exempt. Il y a aussi d'autres « distractions ». Céline avait le regard éveillé et observait sa petite soeur. Frappée par son « maintien si modeste et si recueilli » elle lui demandait une fois ce qu'elle pensait. Réfléchissons bien à la réponse qui nous est transmise: « Elle me répondit qu'elle n'avait pas de méthode fixe ». C'est un premier aveu, tout à fait caractéristique: elle se meut, ici comme dans l'oraison, avec une sainte liberté et ne voudrait pas non plus proposer un schéma rigide à sa soeur. Continuons: « mais que souvent elle se voyait en imagination sur un rocher désert, devant l'immensité, et là, seule avec Jésus, ayant la terre à ses pieds, elle oubliait toutes les créatures et lui

⁷⁰ CSG, p. 76.

⁷¹ CJ 6.8.6.

⁷² Ibid.

⁷³ Ibid.

⁷⁴ Ibid.

redisait son amour dans des termes qu'elle ne comprenait pas, il est vrai, mais il lui suffisait de savoir que cela Lui faisait plaisir »⁷⁵. Se détachant donc de son texte, Thérèse a recours à son imagination pour se figurer seule avec Jésus et lui redire son amour. Heureuse distraction, cette fois du moins, et si l'exécution extérieure en souffre quelquefois — et Thérèse en souffre aussi — Jésus doit être satisfait.

A côté de cette méthode qu'elle emploie « souvent », il y en a encore une autre qui se situe tout à fait dans la même ligne: elle se souvient que « Jésus a promis de se trouver au milieu de ceux qui s'assemblent en son nom, je sens alors que la ferveur de mes soeurs supplée à la mienne »⁷⁶. Ici aussi, elle s'en tient à une idée centrale sans se préoccuper du sens particulier que les textes prononcés peuvent avoir. C'est, somme toute, une méthode traditionnelle qu'elle met en pratique⁷⁷. Elle peut ainsi dire en toute sincérité qu'elle « aime beaucoup les prières communes », se référant par ces paroles, non seulement à l'office divin, mais à toutes « les prières faites en commun au choeur ou dans les ermitages » (Ms C 25v°).

Les prières en privé

Dans le dernier texte, il faudrait souligner l'expression « en commun », car c'est Thérèse elle-même qui oppose ces prières aux autres qu'elle fait *toute seule*. Qu'en sera-t-il de ces dernières, puisqu'alors elle ne se sent pas soutenue par l'idée que la ferveur des soeurs supplée à la sienne?

Voyons d'abord son chapelet qu'elle récite fidèlement depuis qu'elle s'est fait inscrire parmi les Enfants de Marie: « La récitation du chapelet me coûte plus que de mettre un instrument de pénitence... Je sens que je le dis si mal! J'ai beau m'ef-

⁷⁵ CSG, p. 75.

⁷⁶ Ms 25v°; on ne peut s'empêcher de rapprocher ce texte de celui de *Institutio generalis de liturgia horarum*, qui fait appel à la même parole du Christ, n° 9.

⁷⁷ Thérèse pouvait apprendre dans *Le Trésor du Carmel* trois sortes d'attention pendant l'Office divin: « La troisième attention consiste à s'entretenir avec Dieu, ce qui ne se doit pas prendre si à l'étroit qu'on soit obligé de penser toujours à Dieu, mais bien de s'entretenir en quelque bonne pensée, soit des mystères de Notre-Seigneur, soit des vertus de quelque saint dont on fait la fête, ou avoir de semblables entretiens pieux et dévots », Tours, Mame, 1842, p. 556. Thérèse avait à sa disposition l'édition de 1879 (Mss II, p. 59) que nous n'avons pas pu consulter.

forcer de méditer les mystères du rosaire, je n'arrive pas à fixer mon esprit... Longtemps, je me suis désolée de ce manque de dévotion qui m'étonnait, car *j'aime tant la Sainte Vierge* qu'il devait m'être facile de faire en son honneur des prières qui lui sont agréables. Maintenant je me désole moins, je pense que la Reine des Cieux étant *ma Mère*, elle doit voir ma bonne volonté et qu'elle s'en contente » (Ms C 25v^o). Ne croyons pas que cette difficulté soit survenue seulement quelques années avant la rédaction de ces lignes. Cela serait déjà « longtemps », il est vrai; mais un mois avant de mourir, elle avoue sans ambages: « Quand on pense que j'ai eu, toute ma vie, tant de mal à dire mon chapelet »⁷⁸. Elle s'en étonne, elle s'en désole même, et ceci encore en juin 1897, quoique moins qu'auparavant. En fait, la raison qu'elle apporte pour se consoler ne semble pas la satisfaire complètement: la « bonne volonté » ne donne pas la « dévotion » souhaitée, c'est-à-dire, croyons-nous, pas de consolation sensible. On peut se demander si Thérèse qui voulait « fixer son esprit » s'y est prise par le bon bout. Elle *s'efforce* de « méditer les mystères du rosaire » et son esprit s'égaré malgré tout. Egarement inévitable, et cela non seulement quand elle est assaillie par le sommeil, mais durant toute sa vie.

D'une nature intuitive et affective, elle aurait eu besoin d'une autre méthode, semblable à celle qu'elle employait pour l'office divin: se tenir seule avec Marie et lui répéter tout simplement qu'elle l'aimait, se laissant pour cela soutenir par la récitation de paroles qu'elle comprenait cette fois. Alors, elle ne se serait pas sentie opprimée par le nombre des *Ave*, répétés « précipitamment », comme elle l'insinue, mais elle s'en serait servi pour se maintenir dans son attention amoureuse à Marie⁷⁹. A-t-elle jamais songé à réciter son chapelet de cette façon

⁷⁸ CJ 20.8.16.

⁷⁹ Qu'on excuse la longue citation suivante, qui n'a rien perdu de son actualité, sinon quant à son style, du moins quant à son contenu: « Voyez cette bonne vieille, égrenant son chapelet, un soir d'hiver, au coin de l'âtre: pendant la journée, son attention, éparpillée dans les menus besoins du ménage, s'était rapetissée à la mesure d'un modeste horizon villageois. Mais voici que la pauvresse, sa besogne terminée, s'assied sur sa chaise branlante, tire son chapelet et, après un grand signe de croix, se met à murmurer, l'un après l'autre, d'un rythme lent, les *Ave Maria*. La monotonie discrète de ces répétitions investit physiquement la pauvre vieille de paix et de recueillement: et son âme, déjà orientée en haut, presque mécaniquement, par le geste habituel de prendre le chapelet, s'ouvre maintenant, dans une sérénité croissante, à des perspectives illimitées, plutôt senties qu'analysées, et dont la convergence est en Dieu. La distraction surviendra peut-être ici ou là: mais grâce au rythme con-

là? Nous ne le croyons pas. Il nous semble certain, au contraire, qu'elle n'a jamais appliqué à son chapelet la méthode qui lui réussissait si bien pour l'office divin. Ainsi le chapelet est resté pour elle une pénitence très dure et non une effusion spontanée d'amour. Elle y est restée fidèle malgré tout, mais, par manque de méthode, elle n'y a pas trouvé de la « dévotion ».

Et les autres prières vocales, faites en particulier? Lorsqu'il s'agissait de demander des faveurs, Thérèse aurait pu se servir de formules composées « pour la circonstance », mais elle ne s'y sentait pas portée: « il y en a tant!... et puis elles sont toutes plus *belles* les unes que les autres » (Ms C 25r^o). Elle les laissera donc de côté: « je dis tout simplement au Bon Dieu ce que je veux lui dire, sans faire de belles phrases, et toujours Il me comprend ». Elle aurait pu, aussi, se servir des prières vocales usuelles, réciter quelques Pater et Ave, par ex., pour une intention déterminée, mais ce n'est pas ce qu'elle fait: « Je dis tout simplement avec un élan du coeur: « O mon Dieu, comblez ma petite Mère de toutes sortes de biens, aimez-la davantage, si vous le pouvez »⁸⁰. L'expression qu'elle emploie ici fait pressentir la description de la prière qu'elle donnera deux mois plus tard dans son Ms C: libre de toute formule préétablie, elle s'élançe vers Dieu. D'un mouvement identique elle se tourne aussi vers la Sainte Vierge pour l'invoquer, et, « toujours », celle-ci « comme la plus tendre des Mères (...) se charge de mes intérêts » (Ms C 26r^o). C'est la prière du coeur de son enfance qui s'exprime en paroles.

Mais sera-t-elle toujours capable de prier avec cette spontanéité magnifique? Et, surtout, est-ce que les *autres* en seront capables? Il ne le semble pas; car voilà que Thérèse elle-même se met à copier une longue *Prière de Saint Thomas d'Aquin*, une autre qu'elle récite chaque jour pour les prêtres; une prière spéciale et très longue, et qu'en 1897 elle dira avec ses novices⁸¹. Elle finira par la connaître par coeur. Dans son *Manuel du Chrétien* elle con-

tinué de la récitation monotone, la polarisation affective qu'il maintient ou restaure ramènera constamment et doucement l'attention dans la direction de Dieu ». J. MARÉCHAL, *Etudes sur la psychologie des mystiques*, Paris, Desclée De Brouwer, 2me éd., 1938, t. I, p. 182-183. Thérèse par toute sa vie « orientée en haut » (et dans quelle mesure!), n'aurait-elle pas pris goût à une semblable récitation du chapelet?

⁸⁰ CJ 18.4.2.

⁸¹ CSG, p. 108; P. DESCOUVEMONT, *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et son prochain*, Paris, Lethielleux, 1962, p. 248-249. Dans la seconde éd. (1970) le supplément sur les *Lectures de Thérèse* a été supprimé.

servera soigneusement la prière du Général de Sonis, où il est question du « grain de sable obscur »⁸². Elle ne se contente pas de recommander aux autres son *Acte d'offrande à l'Amour miséricordieux*; elle compose encore d'autres prières⁸³, soit pour une novice en particulier, soit pour plusieurs, soit pour tout le noviciat. A ses deux frères spirituels, elle suggère de prier pour elle, en se servant d'une petite formule bien personnelle⁸⁴. Ne prenons donc pas dans un sens trop catégorique l'affirmation du Ms C; humblement, comme tout chrétien, Thérèse aura recours, dans sa pauvreté, aux formules, et conseillera aux autres de faire de même. Ici on admire une nouvelle fois sa simple liberté d'enfant de Dieu. Ce serait encore une contrainte que d'exclure a priori toute formule pour la prière de demande, comme pour toute autre forme de prière. Si donc elle demande à Céline de prier en murmurant « seulement son nom et Jésus comprendra »⁸⁵; si d'elle-même elle dit que « souvent le silence seul est capable d'exprimer ma prière, mais l'Hôte divin du Tabernacle comprend toute de même le silence d'une enfant qui est remplie de reconnaissance »⁸⁶, cela ne veut pas dire qu'elle exclut obstinément toute formule. Elle se sent libre et se laisse conduire par l'inclination de son coeur.

L'oraison mentale

Tournons maintenant notre regard vers le temps de l'oraison mentale: deux fois une heure⁸⁷, avec, en plus, l'action de grâces personnelle assez prolongée après la Ste Messe de 7 heures. Pourra-t-elle continuer à faire oraison « avec le coeur »? Rien ne permet de supposer qu'au Carmel on lui ait enseigné une méthode déterminée, encore moins qu'on lui en ait imposé une. Les livres qu'elle avait à sa disposition ne contenaient pas une méthode proprement dite; à moins qu'on ne nomme méthode les indications et les conseils que donne sainte Thérèse au cours

⁸² Mss II, p. 66.

⁸³ Mss I, p. 20-22, 29.

⁸⁴ *Lettre* 178, p. 353 (1/11/1896); 188, p. 371 (24/2/1897); 191, p. 378 (19/3/1897). Mss I, p. 21.

⁸⁵ *Lettre* 102, p. 180 (14/10/1890). Pour ce qui regarde la prière de demande chez Thérèse voir aussi VICTOR DE LA VIERGE, *La prière du prêtre...*, p. 210.

⁸⁶ *Lettre* 117, p. 212 (17/11/1892).

⁸⁷ Le matin de 5 à 6 h. en été, de 6 à 7 h. en hiver; le soir toujours de 17 à 18 h.

de ses écrits, et que la novice a certainement dû consulter⁸⁸. Retenons quelques indications précieuses qu'elle aura pu trouver chez sa Mère spirituelle. Il y a d'abord la conception que la sainte d'Avila se fait de l'oraison: un entretien d'amitié seule à seul avec celui de qui nous nous savons aimés⁸⁹; il ne s'agit pas de beaucoup penser, mais de beaucoup aimer⁹⁰. Ensuite, la place centrale qu'occupe l'humanité du Christ⁹¹. Enfin, son aveu important que pendant longtemps elle n'osait pas aborder l'oraison sans se munir d'un livre pour se défendre contre les distractions⁹² et le conseil à ses filles de faire comme elle⁹³. Thérèse a-t-elle lu ces passages? Nous ne pouvons l'affirmer avec certitude. Elle a bien consulté les écrits de la grande réformatrice; mais les a-t-elle lus d'un bout à l'autre?⁹⁴. Elle ne disposait pas de beaucoup de temps pour la lecture; au noviciat on en lisait en commun des extraits, mais c'est tout ce qui nous est donné de savoir. Nous savons pourtant encore qu'étant dans le monde elle connaissait déjà la vie de sa sainte patronne, d'après lesollandistes⁹⁵. Quoiqu'il en soit des écrits eux-mêmes, il reste vrai qu'elle s'est nourrie de la vie et de la tradition du Carmel pénétrée de l'esprit de la sainte réformatrice. Mais bien vite, « à 17 et 18 ans », elle n'avait pas « d'autre nourriture spirituelle » que saint Jean de la Croix (83r^o). Aussi ne cite-t-elle que rarement la sainte dans ses écrits⁹⁶, ce qui ne l'empêche pas d'avoir beau-

⁸⁸ P. DESCOUVEMONT, *Sainte Thérèse...*, éd. de 1962, p. 257-258; cfr. DE, p. 845-846.

⁸⁹ *Vie*, 8, 5. Pour faciliter la consultation, nous nous référons à l'édition connue du P. Silverio. Puisqu'il s'agit de doctrine et non pas de citations littéraires, l'expédient nous semble permis.

⁹⁰ *Château intérieur*, 4, 1, 7.

⁹¹ Ici les textes abondent. Voir, entre autres: *Vie*, 12, 7; 22; 23, 17.

⁹² *Vie*, 4, 9.

⁹³ *Vie*, 9, 5.

⁹⁴ J. LAFRANCE, *Thérèse de Lisieux et sa mission pastorale*, Paris, DDB, 1968, affirme, p. 165. « Elle connaît bien aussi les oeuvres de sainte Thérèse d'Avila qu'elle a lues entièrement ». Nous aurions aimé avoir une référence qui confirme cette assertion. On ne peut toutefois qu'être d'accord avec ce qui suit: « toute son expérience s'est nourrie de la vie et de la tradition du Carmel » (p. 166). Retenons encore la précieuse indication que nous fournit le monastère lexovien: « Au Carmel de Lisieux, la connaissance et l'influence de Thérèse d'Avila l'emportent de beaucoup, à l'époque, sur celles de Jean de la Croix » (*Correspondance Générale...*, p. 543).

⁹⁵ Mss II, p. 13.

⁹⁶ Chose curieuse: dans les DE les références *explicites* à Sainte Thérèse sont presque aussi nombreuses que celles à saint Jean de la Croix (cfr. DE, p. 853). Une fois pourtant c'est pour dire expressément qu'elle n'a pas les mêmes sentiments: « O ma petite Mère, je n'aime pas mieux une chose que l'autre, je

coup d'affinité avec la Madre sur les points que nous venons d'indiquer.

Quant à saint Jean de la Croix, nous savons qu'il se soucie fort peu d'une méthode d'oraison; ce qu'il appelle méditation n'est qu'un commencement, nécessaire bien sûr, mais qu'il s'agit de dépasser au plus tôt pour laisser l'âme libre, ouverte au mouvement de l'Esprit⁹⁷.

La maîtresse des novices aurait-elle proposé une méthode? Chaque jour, après vêpres, de 14 h. 30 à 15 h., Sr Marie des Anges et du Sacré-Coeur réunissait son petit groupe, mais se limitait à expliquer un point de la règle, des constitutions ou du cérémonial, et, de temps en temps, lisait quelque chose de saint Jean de la Croix ou de sainte Thérèse⁹⁸. Il est vrai qu'elle prenait avec elle la jeune postulante pour l'aider à la lingerie pendant la journée, qu'elle lui parlait alors de Dieu et voulait que Thérèse exprime aussi ses pensées. Mais celle-ci ne semblait pas intéressée par ce genre de dialogue. Elle ne se trouvait pas à l'aise avec sa maîtresse (70v°), elle aurait préféré le silence à ce dialogue forcé qui l'exaspéra tant, un jour, qu'elle ne trouva d'autre échappatoire que celle de sauter au cou de son interlocutrice pour l'embrasser⁹⁹. Il ne semble donc pas qu'elle ait appris une nouvelle méthode d'oraison.

Voyons maintenant Thérèse au coeur, silencieuse, mais aux prises avec des difficultés qui n'ont, semble-t-il, rien de mystique: deux sommeils se rencontrent: celui de Jésus et celui de Thérèse¹⁰⁰; il s'y ajoutera pendant longtemps le bruit agaçant, causé pendant l'oraison du soir par une voisine qui faisait crisser son ongle sur ses dents¹⁰¹: « petit bruit » perçu seulement par Thérèse qui a « l'oreille extrêmement fine » et qui sou-

ne pourrais pas dire comme Notre Mère Ste Thérèse. « Je me meurs de ne pas mourir ». Ce que le bon Dieu aime le mieux et choisit pour moi, voilà ce qui me plaît davantage »: CJ 4.9.7.

⁹⁷ Voir notre article: *La méditation chez saint Jean de la Croix*, in « Eph. Carm. » 11 (1960) 176-196.

⁹⁸ Documentation de Lisieux, citée par J. ANDRÉ, *L'oraison habituelle...*, p. 23; *Correspondance...*, p. 357.

⁹⁹ DE, p. 472.

¹⁰⁰ A. COMBES, *Introduction...*, p. 257: « Au sommeil de Jésus répond le sommeil de Thérèse ». On pourrait aussi dire qu'au sommeil de Thérèse répond celui de Jésus. Psychologiquement parlant le sommeil de Thérèse cause inévitablement le sentiment d'impuissance et d'aridité: le sommeil de Jésus. Mais puisque selon la perspective théologique qu'adopte Thérèse, *tout* est arrangé par Jésus et *tout* part de son initiative à lui, on dirait plus justement que Jésus, voulant « dormir » lui-même, a endormi sa créature.

¹⁰¹ Mss II, p. 77.

met ses nerfs à une rude épreuve. Elle ne veut pas « tourner la tête » pour faire cesser le bruit de la « coupable »; elle s'efforce d'écouter ce bruit énervant « comme s'il eût été un ravissant concert », dit-elle, et « toute mon oraison (qui n'était pas celle de quiétude) se passait à offrir ce concert à Jésus » (Ms C 30r^o-v^o). Une oraison bien pauvre assurément, selon la mesure humaine, mais riche en amour.

En dehors de ce cas, que fait-elle? Ceci nous intéresse au plus haut degré, nous, pauvres mortels, qui souffrons probablement des mêmes difficultés. Remarquons d'abord qu'elle ne se croit pas dispensée d'un exercice dont le succès semble si médiocre et qui n'a rien de consolant. Ce n'est pas *la* prière qu'elle voudrait faire; ce n'est pas un élan spontané du coeur; c'est un *exercice*, plus encore: une *lutte*. Toutefois elle conserve une haute estime de cette oraison et lui sera toujours fidèle. Ce qu'elle écrit au début de juillet 1897, elle en était convaincue depuis longtemps: le levier pour soulever le monde, c'est l'oraison (Ms C 36v^o). L'image de Moïse priant sur la montagne lui est chère¹⁰²; et: « Notre mission, comme Carmélites, est de former des ouvriers évangéliques qui sauveront des millions d'âmes dont nous serons les mères »¹⁰³. Mais si le temps passe en distractions et sommeil? N'importe! elle y reste fidèle et elle a confiance que cela est utile à l'Église, parce que c'est cela qui plaît à Dieu.

Dans sa fidélité, elle trouve un appui dans sa règle qui prescrit un temps bien déterminé. Il n'y a rien à répliquer: ces deux heures sont le temps du bon Dieu; ce serait donc un larcin que de vouloir en soustraire, ne fût-ce qu'une minute¹⁰⁴. A. Combes, se basant sur la Documentation de Lisieux, insiste: « Durant son postulat, Soeur Marie du Sacré-Coeur; son « ange », sachant combien elle avait besoin de prendre du repos, la suppliait d'étudier pendant l'oraison du soir, plutôt qu'après Complies, la leçon qu'elle devait lire à Matines. N'en ayant pas reçu l'ordre de ses Supérieures, Thérèse s'y refusait. Jamais elle ne demanda la permission de consacrer son oraison à des travaux spirituels,

¹⁰² *Lettre* 114, p. 205 (15/8/1892); 178, p. 353 (1/11/1896).

¹⁰³ *Lettre* 114, p. 205 (15/8/1892). Cfr. Ms C 25r^o: « Qu'elle est donc grande la puissance de la Prière ».

¹⁰⁴ CSG, p. 77. Remarquons le contexte: la communauté doit malgré tout continuer un travail urgent: « Un jour que la Communauté était occupée au lavage quand l'oraison sonna et qu'il fallait continuer l'ouvrage, Soeur Thérèse qui m'observait, travaillant avec ardeur, me demanda: « que faites-vous? — Je lave, répondis-je. — C'est bien, reprit-elle, mais vous devez intérieurement faire oraison, c'est le temps du bon Dieu, il ne faut pas le lui prendre ».

comme d'écrire sa vie ou les poésies qu'elle composait dans la journée et se rappelait le soir à grand'peine. Le temps que les Constitutions prescrivent de donner chaque jour exclusivement à l'oraison mentale lui a toujours paru sacré et intangible »¹⁰⁵.

Ce texte nous permet de réduire à leurs justes proportions quelques phrases des lettres de Thérèse qui sembleraient dénoter une liberté trop grande. Voici comment elle commence sa lettre du 14 octobre 1890: « Ma Céline chérie, je ne veux pas laisser partir la lettre de Marie sans y ajouter un petit mot pour toi. Notre Mère chérie me permet de faire mon oraison avec toi; n'est-ce pas ce que nous faisons *toujours ensemble?* »¹⁰⁶. Cette fois ce n'est qu'un « petit mot »: pas deux pages dans l'édition de 1948. Le 12 août 1892, elle va récidiver et le « petit mot » sera un peu plus long: deux pages complètes. C'est de nouveau Céline qui en profite: « Je ne puis laisser partir ta lettre sans y joindre un petit mot. Pour cela je suis obligée de dérober quelques instants à Jésus, mais il ne m'en veut pas, car c'est de Lui que nous parlerons ensemble »¹⁰⁷. Voilà donc Thérèse prise en flagrant délit! Certes, elle ne fait rien sans la permission de la prieure; ou bien faut-il comprendre que c'est une permission *imposée?* Le contexte ne le suggère pas. Il faut donc conclure que Thérèse, toujours si fidèle au temps de l'oraison, a cru pouvoir, deux fois, faire une exception. Ce sont les seules occasions qui nous sont connues. Personne ne pourra trouver là prétexte à un laisser-aller condamnable. Mais cela suffit aussi, d'autre part, pour mettre la carmélite à l'abri de l'accusation d'une rigidité outrancière. La voie de l'amour reste ordinairement tracée par la règle; Thérèse y restera donc fidèle et n'admettra que très rarement une exception; encore ne sera-ce qu'inspirée du même amour.

Les remèdes

Jusqu'ici nous ne savons pas comment Thérèse se comportait durant ses oraisons. Au début de sa vie religieuse elle n'avait pas encore « trouvé les trésors cachés dans l'Évangile » (47r°). Elle allait donc chercher la nourriture de son âme dans sa chère

¹⁰⁵ *Introduction...*, p. 259. Voir les lettres, suppliantes, de Marie, publiées récemment: LC 122, 123.

¹⁰⁶ *Lettre* 102, p. 178-179 (14/10/1890).

¹⁰⁷ *Lettre* 114, p. 203-204 (15/8/1892).

Imitation ou dans un de ses commentaires: « je méditais alors les fondements de la vie spirituelle par le Père Surin »¹⁰⁸. Lecture méditée donc, mais avec une grande ouverture d'esprit, à l'écoute de ce que Dieu voulait lui inspirer; elle enchaîne en effet: « un jour pendant l'oraison, je compris que mon désir si vif de faire profession était mélangé d'un grand amour-propre » (73v°). Elle ne se sent pas liée au livre du P. Surin. Elle a le regard tourné vers Jésus et scrute pour ainsi dire son regard à lui. Elle s'élève plus haut que ses misères: en tout elle voit la main de Jésus qui la purifie, qui la veut toute à lui; aussi la conclusion est immédiate: « Peut-être s'il me consolait, je m'arrêteraï à ces douceurs, mais Il veut que *tout* soit pour Lui! Eh bien! *tout* sera pour Lui, tout! Même quand je ne sentirai rien à pouvoir lui offrir, alors, comme ce soir, je lui donnerai ce *rien!* »¹⁰⁹. Dès le début elle a trouvé dans l'amour de la volonté de Jésus « une paix si grande qu'elle [lui] fait plus de bien » que dans la consolation¹¹⁰. Et elle attendra: « Il se lassera plus vite de me faire attendre que moi de l'attendre »¹¹¹.

Non seulement, elle *a* la paix et l'amour, mais elle *dit* aussi son amour à Jésus. Pendant sa retraite pour la profession, qui fut « comme toutes celles qui suivirent une retraite de grande aridité »¹¹², elle écrit à sa soeur Pauline: « Mon Fiancé ne me dit rien, et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que *je l'aime* plus que *moi*, et je sens au fond de mon coeur que c'est vrai, car je suis plus à Lui qu'à moi »^{112 bis}. Voilà tout; seul celui qui a passé par cet état pourra comprendre le paradoxe apparent entre

¹⁰⁸ *Les fondements de la Vie Spirituelle, tirés du livre de l'Imitation de Jésus-Christ*; cf. Mss II, p. 51. On peut supposer aussi que Thérèse reprenait volontiers les Conférences d'Arminjon qui l'avaient naguère remplie d'enthousiasme. Seulement, elle ne le dit pas dans Ms. — Autre objection possible: elle ne dit pas dans Ms. qu'elle méditait le livre *pendant* l'oraison, il n'est donc pas prouvé qu'elle ait fait à *ce moment* usage du livre de Surin. Cela nous semble cependant probable, surtout si l'on compare ce texte avec les autres, dont nous parlerons dans la suite.

¹⁰⁹ *Lettre* 50, p. 99; LT 76 (7/1/1889).

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Lettre* 81, p. 147; selon LT 103 (4./5/1890)+c il s'agirait ici probablement de l'attente de la profession, qui est ajournée. Ce passage exprimerait alors l'attitude habituelle de Thérèse; attitude qui se maintiendra, bien entendu, pendant l'oraison aride.

¹¹² 76^o. Nous savons que la retraite pour sa prise d'habit ne fut guère plus consolante: « *L'Agneau* se trompe en croyant que le *jouet de Jésus* n'est pas dans les ténèbres, il y est plongé »: *Lettre* 54, p. 104; LT 78 (8/1/1889) ne met pas en italiques les paroles que nous citons selon l'édition de 1948.

^{112 bis} *Lettre* 91, p. 165; LT 110 (30-31/8/1890).

le silence de Thérèse et son langage d'amour. On ne voit pas qu'à ces moments elle ait eu recours à un auteur quelconque. Elle se sent pauvre, oui; Jésus dort, pas de doute; mais elle reste là, confiante. Jésus ne lui donne pas de consolations; mais Il lui parle quand même quoique « dans le silence, dans les ténèbres »¹¹³ et elle est heureuse de le suivre, pour l'amour de Lui seul et non pas à cause de ses dons: « lui seul, il est si beau! si ravissant! même quand il se tait... même quand il se cache... »¹¹⁴.

Entre-temps, vers 17-18 ans, un auteur de première classe lui procure une nourriture substantielle¹¹⁵. En saint Jean de la Croix elle trouve non seulement la doctrine sur l'amour divin¹¹⁶, mais aussi des textes scripturaires qui feront ses délices, surtout ceux du Cantique des Cantiques. Elle reviendra encore au docteur mystique en 1895, en rédigeant son Ms. A, et même sur son lit de mort. On peut donc supposer que pendant son oraison, elle a eu souvent recours à cet auteur, qui lui parlait tant de l'amour. Précisément à cette époque, pendant la retraite du 8 au 15 octobris 1891, le P. Alexis Prov, la « lança à pleines voiles sur les flots de la *confiance* et de *l'amour* qui m'attiraient si fort mais sur lesquels je n'osais avancer » (80v°). C'était la sanction officielle de la voie que lui ouvrait largement le docteur mystique. Il est vrai que le P. Prou résolvait aussi un autre problème, celui de ses « fautes »; mais, au fond, ce problème s'insérait dans un autre, plus large, et, ici, les paroles du confesseur et la doctrine de saint Jean de la Croix allaient parfaitement dans le même sens, celui qui convenait le mieux à sa vocation et à son tempérament: « Je suis d'une nature telle que la crainte me fait reculer, avec *l'amour* non seulement j'avance, mais je *vole*... » (80v°). Elle peut donc aller de l'avant sans crainte de se tromper. Elle a besoin de cet encouragement, car des épreuves supplémentaires se sont ajoutées à sa sécheresse habituelle: « J'avais alors de grandes épreuves intérieures de toutes sortes (jusqu'à me demander parfois s'il y avait un Ciel) » (80v°). Si donc elle est dans la confiance, si elle a la paix, c'est la paix du désert aride et ténébreux.

Après ses 18 ans, « tous les livres » la laissent dans l'aridité,

¹¹³ *Lettre* 114, p. 204 (15/8/1892).

¹¹⁴ *Lettre* 92, p. 166; LT 111 (30-31/8/1890).

¹¹⁵ 83r°. Pour l'influence des textes sanjuanistes sur Thérèse malade cfr. DE, p. 491-495.

¹¹⁶ « C'est le saint de l'Amour par excellence », confiait-elle à une novice, Sr Marie de la Trinité; cfr. Mss II, p. 58.

et à la fin de 1895 elle lit les livres « sans pour ainsi dire comprendre ou si je comprends mon esprit s'arrête sans pouvoir méditer » (83r^o). Que va-t-elle faire alors? « Dans cette impuissance l'Écriture Sainte et l'Imitation viennent à mon secours, en elles je trouve une nourriture solide et toute *pure* » (83r^o-v^o). Elle a toutefois une préférence et remarquons bien qu'il s'agit d'une aide pour son *oraison*: « Mais c'est par dessus tout l'*Évangile* qui m'entretient pendant mes oraisons, en lui je trouve tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux ». Voilà les trésors qu'elle n'avait pas trouvés à 14 ans! Pendant son oraison elle y retourne avec avidité pour connaître le « caractère » de Dieu¹¹⁷.

Elle porte sur son cœur le livre des évangiles¹¹⁸ et ce ne sera pas sans y chercher furtivement pendant la journée quelque phrase qui puisse l'encourager. Aussi ne doit-on pas nécessairement penser que ce qu'elle écrit à Céline le 15 août 1892 arrive précisément pendant le temps de l'oraison, d'autant moins qu'elle ne dit pas avoir lu le passage à l'instant même; c'est une pensée qui *lui vient* et le *souvenir* d'un texte évangélique l'illumine: « Dernièrement il m'est venu une pensée que j'ai besoin de dire à ma Céline. Un jour je pensais à ce que je pouvais faire pour sauver les âmes; une parole de l'Évangile m'a montré une vive lumière »¹¹⁹. D'autres fois pourtant le doute n'est pas possible: c'est bien pendant l'*oraison* elle-même que Thérèse *cherche* sa nourriture dans l'évangile: « Après avoir lu ta lettre, je suis allée à l'oraison ». Cette fois (nous sommes au 18 juillet 1893), malgré la volonté de la nouvelle prieure, Pauline, de joindre « un petit mot » à sa lettre, Thérèse veut être fidèle au temps de l'oraison; ce ne sera que pendant l'heure libre qui le suit, qu'elle répondra: « En prenant l'Évangile, j'ai demandé à Jésus de trouver un passage pour toi et voici ce que j'ai tiré ». Et elle cite Lc. 21, 29-31. Cette courte phrase nous permet de saisir sur le

¹¹⁷ CSG, p. 80: « Elle cherchait à connaître Dieu, à découvrir pour ainsi dire, « son caractère », et comment pouvait-elle mieux le faire qu'en étudiant les Livres inspirés, spécialement le saint Évangile? ».

¹¹⁸ « Prenant à la lettre ce que l'hagiographie rapporte de sainte Cécile et s'inspirant aussi de l'exemple de soeur Marie de Saint-Pierre, carmélite de Tours »: DE, p. 573-574. On a fait remarquer que c'est à partir de 1892 que les textes des évangiles deviennent fréquents: Thérèse a « découvert » ses « trésors »; cfr. J. COURTES, *Les citations bibliques dans la Correspondance de Thérèse de Lisieux*, in « Revue d'Ascét. et de Myst. » 44 (1968) 63-86.

¹¹⁹ *Lettre* 114, p. 204 (15/8/1892).

vif une des « méthodes » de Thérèse: elle demande d'abord à Jésus de l'instruire, puis, toute confiante, elle « tire »: le texte qui lui tombe sous les yeux sera celui que Jésus lui destine pour le moment ^{119 bis}. Elle lit, elle reste frappée et n'a plus besoin de continuer la lecture: « J'ai fermé le livre, j'en avais assez lu » ¹²⁰. Ce n'est pas l'Évangile seul qui l'aidera; elle se meut avec une liberté extrême. Au P. Roulland elle écrit le 30 juillet 1896: « Ce soir, pendant mon oraison j'ai médité des passages d'Isaïe qui m'ont paru si appropriés à vous que je ne puis m'empêcher de vous les copier » ¹²¹. La distance relative des textes cités ne doit pas nous faire penser que Thérèse feuilletait continuellement l'Écriture Sainte; d'ailleurs l'Ancien Testament n'était pas à sa libre disposition. Elle trouvait les textes cités réunis en quelques pages du « carnet » de Céline, qu'elle consultait avec enthousiasme depuis l'entrée de sa soeur au Carmel, le 14 septembre 1894 ¹²². C'est dans le même carnet qu'elle a rencontré les deux textes, où elle trouvait condensée sa petite voie ¹²³. Aurait-elle trouvé celle-ci *pendant l'oraison*? Elle ne le dit pas; mais la chose nous paraît d'autant plus probable que c'est pendant ce temps qu'elle cherche et trouve sa vocation propre dans l'Église, en examinant les chapitres 12-13 de 1 Co.: « A l'oraison mes désirs me faisant souffrir un véritable martyre, j'ouvris les épîtres de St. Paul afin de chercher quelque réponse » (Ms B 3r^o). Elle « ouvrit », dit-elle. Nous venons de la voir choisir elle-même sa lecture en Isaïe ¹²⁴; ici il n'en va pas de même, elle procède comme pour Céline: après avoir demandé la lumière à Jésus, elle ouvre au hasard et elle lit. Mais, cette fois, elle n'est pas aussitôt

^{119 bis} « Tirer une parole » était une pratique courante dans l'entourage de Thérèse; cfr. DE, p. 436. On en trouve un exemple très concret: *Lettre 173* (30/7/1896), p. 330.

¹²⁰ *Lettre 122*, p. 225 (18/7/1893). Comment ne pas voir la similitude avec sainte Thérèse d'Avila, qui tantôt lisait beaucoup, tantôt peu, selon la grâce que lui donnait le Seigneur; cfr. *Vie*, 4, 9.

¹²¹ *Lettre 173*, p. 331 (30/7/1896).

¹²² CSG, p. 80; voir l'indication de tous les textes copiés par Céline: C. DE MEESTER, *Dynamique...*, p. 405-406. Toutefois le verset d'Is 61, 9 ne figure pas dans le « carnet » de Céline; ceci pose un problème; cfr. J. COURTÈS, *Les citations...*, p. 82-83. Thérèse a-t-elle, au moment d'écrire sa lettre, complété le « carnet » à l'aide d'un autre recueil de textes?

¹²³ Ms C 3r^o; voir C. DE MEESTER, *ibid.*, p. 81-84.

¹²⁴ Sur son lit de mort elle méditait le psaume 22: *Lettre 234*, p. 433-434. Rappelons-nous aussi qu'elle aimait à revenir aux textes de saint Jean de la Croix; cfr. DE, p. 491-495. — Et c'est en méditant les paroles de Jésus qu'elle comprenait toutes les exigences de la charité fraternelle: Ms C 12r^o.

satisfaite et elle continue jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la solution qui comble ses désirs.

Elle ne se limite d'ailleurs pas à l'Écriture pour son oraison, quoiqu'elle semble le dire. Elle ne dédaigne pas le *Petit bréviaire du Sacré-Coeur de Jésus*; remarquons en outre que le texte « tiré » était comme une planche de sauvetage, offerte par Jésus à la fin d'une oraison aride: « Sans se montrer, sans faire entendre sa voix, Jésus m'instruit dans le secret, ce n'est pas par le moyen des livres, car je ne comprends pas ce que je lis, mais parfois une parole comme celle-ci que j'ai tirée à la fin de l'oraison (après être restée dans le silence et la sécheresse) »¹²⁵ etc.

Voilà donc comment Thérèse tâchait de se défendre contre le sommeil qui l'envahissait et comment elle s'efforçait de rester ouverte pour ce que Jésus voulait lui communiquer. La lecture lui semblait le moyen le plus indiqué; peut-être peut-on penser qu'elle s'étonnait un peu si d'autres n'en sentaient jamais le besoin. N'y aurait-il pas un brin de malice dans son observation à propos de la soeur qui la faisait tant souffrir: « Longtemps, à l'oraison du soir, je fus placée devant une soeur qui avait une drôle de manie, et je pense... beaucoup de lumières, car elle se servait rarement d'un livre » (Ms C 30r°).

Est-ce à dire qu'elle ne reçut *jamais* de lumières ou qu'elle se servait *toujours* d'un livre? Gardons-nous de trop schématiser. Les lumières, quoique très rares, ne faisaient pas complètement défaut. Ce n'est pas seulement le 9 juin 1895, quand le matin au choeur elle reçoit une illumination sur l'Amour miséricordieux¹²⁶, mais aussi à d'autres moments que l'oraison obscure a des éclaircies passagères. Si ce n'est pas « le plus souvent », c'est quand même *aussi* « pendant [ses] oraisons » qu'elle reçoit les lumières dont elle avait besoin (83v°). A Céline, pour qui Jésus lui donne « des lumières »¹²⁷, elle va dire « une pensée » qui lui est venue le matin, 25 avril 1893: « Quand je pense à toi auprès de l'Unique ami de nos âmes, c'est toujours la simplicité qui se présente à moi comme le caractère distinctif de ton coeur [...] Eh! bien j'ai pensé ce matin, auprès du Tabernacle, que ma Céline, la petite fleur de Jésus, devait être et rester toujours *une goutte de rosée* cachée dans la divine corolle du beau Lys des vallées »¹²⁸. Nous avons vu aussi quelles intuitions elle re-

¹²⁵ Ms B 1r°; cfr. DE, p. 518-519.

¹²⁶ 84r°; cfr. Mss II, p. 59-60.

¹²⁷ *Lettre* 127, p. 237 (13/8/1893).

¹²⁸ *Lettre* 120, p. 217-218 (25/4/1893).

cevait en lisant certains textes. Jésus « dort presque toujours », il est vrai¹²⁹; mais soulignons ce *presque*: Il est donc parfois bel et bien éveillé, et Thérèse, assoiffée, peut alors boire avec délices ce que Jésus veut lui donner.

D'autres fois pourtant, souvent même, sa terre est tellement aride que l'Évangile lui-même ne lui donne pas une seule goutte de rosée. Elle en reste un peu troublée: c'est le mot qu'elle emploie: « *Le vaste champ des Écritures*, qui tant de fois s'est ouvert devant nous pour répandre en notre faveur ses riches trésors, ce *vaste champ* nous semble être un *désert* aride et sans eau: nous ne *savons même plus où nous sommes*: au lieu de la paix, de la lumière, nous ne trouvons que le trouble ou du moins les ténèbres »¹³⁰. L'Écriture Sainte dont « une seule parole découvre (...) des horizons infinis »¹³¹, reste donc scellée, même si Thérèse l'ouvre matériellement. Alors elle accepte avec amour l'absence apparente de Jésus, elle tâche d'être contente que Jésus dorme et se repose en elle¹³², et qu'il donne « ses consolations aux pécheurs »¹³³.

Se tiendra-t-elle donc complètement passive? Oh non! Elle n'est pas encore à court de moyens. A M. Marie de Gonzague, elle dit comment elle récite lentement une des prières vocales préférées: « Quelquefois, lorsque mon esprit est dans une si grande sécheresse qu'il m'est impossible d'en tirer une pensée pour m'unir au Bon Dieu, je récite *très lentement* un « Notre Père » et puis la salutation angélique; alors ces prières me ravissent, elles nourrissent mon âme bien plus que si je les avais récitées précipitamment une centaine de fois » (Ms C 25v^o). Le « Notre Père » lui dit tant de choses¹³⁴; et elle aime la Sainte Vierge; si le chapelet la fatigue parce qu'elle n'a pas trouvé la bonne méthode, un seul « Je vous salue » la soutient.

Ne croyons pas toutefois que ce moyen si simple la ravisse toujours; autrement nous ne comprendrions pas qu'elle dût constater une aridité presque continue. Que fera-t-elle donc dans ces ténèbres? Elle y *restera* et (si elle ne s'endort pas!) elle répètera à Jésus qu'elle l'aime. Voilà tout, mais c'est ce qui est

¹²⁹ Lettre 139, p. 261 (3/4/1894).

¹³⁰ Lettre 144, p. 268 (7/7/1894).

¹³¹ Lettre 203, p. 393 (9/5/1897).

¹³² 75v^o; cfr. Lettre 123, p. 227 (23/7/1893).

¹³³ Lettre 121, p. 223 (6/7/1893).

¹³⁴ CSG, p. 81: « Je médite le *Pater*, me répondit-elle. C'est si doux d'appeler le bon Dieu *notre Père* ».

le plus important: c'est l'essence de la prière « faite avec le coeur ». Nous l'avons déjà vue écrire à Pauline pendant sa retraite de profession, début septembre 1890: « Mon Fiancé ne me dit rien, et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que *je l'aime* plus que *moi* »¹³⁵. Trois ans plus tard elle dira la même chose: « Quand je suis auprès du Tabernacle, je ne sais dire qu'une seule chose à Notre-Seigneur: « *Mon Dieu, vous savez que je vous aime* ». Et je sens que ma prière ne fatigue pas Jésus; connaissant l'impuissance de sa pauvre petite épouse Il se contente de sa bonne volonté »¹³⁶.

Pour prouver encore cette volonté, elle profitera de toutes les « petites occasions », des « riens » au cours de la journée « qui feront plus de plaisir à Jésus que l'empire du monde ou même que le martyr souffert généreusement »¹³⁷. Ce n'est pas pour des consolations sensibles que Thérèse restera auprès de Jésus, car ses actes ne sont pas des élans spontanément sortis du coeur, tel un jet d'eau de la source. Son oraison ne sera pas *la* prière, mais un exercice d'amour, un effort répété de sa bonne volonté. Il n'y a qu'à lire la seconde partie du Ms B pour s'en convaincre.

Nous voyons notre sainte user d'une liberté souveraine dans l'usage des moyens pour que son oraison corresponde à la fin proposée. Elle sait que Jésus l'instruit, tantôt dans la lumière, le plus souvent dans les ténèbres. De son côté, elle ne veut pas rester inactive: elle veut *dire* son amour, elle fait tout pour rester consciemment unie à Lui et pour cela elle fait appel à toutes les petites industries qui sont ordinairement conseillées à ceux qui s'adonnent à l'oraison.

Saint Jean de la Croix

Les lecteurs qui connaissent la doctrine de saint Jean de la Croix, se demanderont pourquoi Thérèse n'a pas suivi les conseils que le Docteur mystique répète, et avec insistance, à l'intention de ceux qui se trouvent dans l'aridité contemplative. Ne retrouve-t-on pas chez la sainte de Lisieux les trois signes caractéristiques qui démontrent qu'elle se trouvait réellement dans

¹³⁵ Lettre 91, p. 165; LT 110 (30-31/8/1890) le mot « que » est-il aussi souligné, selon l'impression de LT?

¹³⁶ Lettre 131, p. 245 (17/11/1893).

¹³⁷ Lettre 122, p. 226 (18/7/1893).

cet état? Incapable de méditer, c.-à-d. de raisonner, elle l'est évidemment; si elle recourt à la lecture, il ne semble pas que ce soit toujours avec goût ni avec fruit; tandis qu'elle aime à rester auprès de Jésus en lui redisant simplement son amour. Pourquoi donc cet effort pour se servir de livres, et ceci jusqu'à la fin de sa vie? Pourtant elle connaissait, à n'en pas douter, la doctrine de saint Jean de la Croix, qui défend de chercher un point d'appui dans la méditation, fût-ce la méditation à l'aide d'un livre¹³⁸. Alors, qu'en penser? A notre avis, Thérèse ne s'est pas reconnue dans les descriptions du mystique espagnol. Peut-être parce que le sommeil a contribué, pour une large part, à l'aridité chez Thérèse, tandis que c'est là un facteur complètement ignoré de son Père spirituel. Il dit bien quelque part que les indispositions physiologiques peuvent être, elles aussi, un instrument dont Dieu se sert pour introduire une âme dans l'aridité mystique¹³⁹. Thérèse était toute disposée à entrer dans ces vues, elle qui reconnaissait en tout événement la main de Jésus. Et pourtant elle ne s'applique pas à elle-même ce qu'elle a lu chez saint Jean de la Croix!

Nous croyons qu'il y a eu chez elle un certain préjugé fondamental. Ces nuits obscures, qu'elle trouvait si bien décrites chez son auteur préféré, étaient le sort des aigles, des grandes âmes dont elle parle dans son Ms B. Elle, au contraire, tout petit oiseau qu'elle est, elle restera sur la terre; elle n'est pas destinée comme eux à voler; elle n'a, des aigles, que les yeux et le cœur; elle ne se sent pas appelée à planer dans les hauteurs: sur la terre, sous la pluie et les nuages, elle continuera à fixer avec confiance le soleil divin¹⁴⁰.

¹³⁸ On peut se référer aux trois passages classiques du Docteur mystique: *Montée du Carmel*, 2, 13-15; *Nuit obscure*, 1, 9-10; *Vive Flamme d'Amour*, réd. B, 3, 27-67.

¹³⁹ *Nuit obscure*, 1, 9, 3.

¹⁴⁰ Ms B 4r^o-v^o. Nous voudrions, à ce propos, éviter un malentendu. Thérèse serait-elle anti-mystique? C'est ce qu'affirme H. URS VON BALTHASAR, *Schwestern im Geist. Therese von Lisieux und Elisabeth von Dijon*, Einsiedeln, Johannes Verlag, 1970, p. 326. Il faudrait d'abord s'entendre sur la signification du terme « mystique ». S'agit-il d'interventions « extraordinaires »? Il est clair que la vie de Thérèse en contient un nombre assez élevé et l'A. les signale honnêtement selon leur ordre chronologique (p. 321-322). Encore aurait-il dû mieux distinguer ce qui touche au miraculeux et ce qui se rapporte aux grâces d'oraison. Thérèse, en sa doctrine, demeure tout à fait dans la ligne de sainte Thérèse d'Avila et de saint Jean de la Croix, dont on connaît la sobriété à l'endroit du miraculeux. Mais a-t-elle, par principe, la même attitude à l'égard des grâces d'oraison mystique? L'A. l'affirme (p. 323) sans en donner pourtant de preuves assez solides pour nous en convaincre. Quand Thérèse dit qu'elle préfère la foi à la vision, il ne semble pas remarquer qu'elle entend par vision la perception

Ne nous perdons pas dans les hypothèses. Ne nous demandons pas à quelles hauteurs Thérèse serait arrivée dans son oraison, si elle avait suivi les conseils de son maître. L'humilité et l'ignorance de Thérèse nous ont valu l'exemple d'une oraison, habituellement très pauvre de contenu intellectuel, mais infiniment riche en amour. Ne peut-on y voir un dessein de la divine providence, qui veut donner par elle un encouragement aux hommes de notre temps?

* * *

Pour conclure, juxtaposons deux « paroles » des *Derniers Entretiens*: elles semblent se contredire, mais en y regardant de près on voit qu'elles traduisent la même idée.

Le 16 août, Thérèse est faible et oppressée au point de ne pouvoir presque plus parler¹⁴¹; elle sent le démon « qui la tourmente ». Elle dit à Céline: « Et je ne puis pas prier! Je puis seulement regarder la Ste Vierge et dire: Jésus »¹⁴². Prier veut dire ici: réciter une prière, comme celle de Complies dont elle prononce un verset. Cela, elle ne peut pas le faire; elle n'en a plus la force. Mais elle prie d'une autre façon: elle dit: « Jésus ».

C'est encore Céline qui nous rapporte la seconde parole, prononcée celle-ci en septembre. Une nuit elle trouve Thérèse « les mains jointes et les yeux levés au ciel:

— Que faites-vous donc ainsi, lui dis-je, il faudrait essayer de dormir.

— Je ne puis, je souffre trop, alors je prie...

— Et que dites-vous à Jésus,

— Je ne lui dis rien, je l'aime! »¹⁴³.

Voilà la prière de Thérèse: aimer Jésus, dire: Jésus. La souffrance physique, la tentation contre la foi, pourront lui ôter toute consolation, tout élan sensible, mais par sa volonté elle

de caractère miraculeux; les textes cités (p. 323-324) montrent pourtant que c'est bien là la pensée de la sainte. Mais elle ne refuse pas, tout au contraire, les illuminations intérieures que Jésus veut lui communiquer, soit pendant l'oraison, soit au cours de la journée: elle est continuellement à l'écoute de ce que son « Directeur » veut lui faire « comprendre ». Et elle comprend ainsi, de fait, beaucoup de choses, tout en restant dans le domaine de la foi. Elle est, à notre avis, une vraie mystique, bien que ne rentrant pas adéquatement dans les cadres décrits par ses maîtres espagnols.

¹⁴¹ CJ 16.8.1.

¹⁴² DE/G 16.8.

¹⁴³ DE/G 9.2.

prie parce qu'elle aime. Ses dernières paroles sont une suprême prière: « Mon Dieu, je vous aime ».

Serait-ce, du moins à ce dernier moment, l'élan de *tout* son être vers Celui qu'elle avait aimé toute sa vie, Le sentiment se serait-il enfin uni à sa volonté? Serait-ce *la* prière toute pure? Question insoluble mais non oiseuse. Si nous nous rappelons combien Thérèse aimait à s'adresser à Jésus en le tutoyant, nous serions plutôt d'avis qu'à ce dernier moment Thérèse a dû faire un effort suprême de sa volonté pour vaincre la terrible tentation contre la foi et pour se jeter dans les bras de son Jésus qu'elle n'osait plus maintenant traiter avec tant de familiarité. La toute brève « extase » qui suivit pourrait bien être la réponse finale de Jésus à la prière de son épouse ¹⁴⁴.

Essai de synthèse

La prière de Thérèse fait partie intégrante de sa vie. Celle-ci, toute orientée vers Jésus, se nourrit presque à chaque instant de son souvenir: elle *vit* avec lui, et tout le lui rappelle. Son inlassable fidélité à répondre aux appels de son « Bien-Aimé » (ainsi nomme-t-elle volontiers Jésus), ne peut qu'intensifier ce contact; contact assez facile pendant la période des Buissonnets et qui continue au Carmel. Mais elle se trouve alors devant des difficultés qu'elle ne rencontrait pas dans le monde. Quand elle se rend au chœur pour se consacrer entièrement à ce regard amoureux sur Jésus, ce regard risque de s'estomper. Elle luttera vaillamment et sans relâche pour fixer son Soleil divin. Elle mettra en oeuvre son imagination, elle emploiera un livre, elle « tirera » un texte, elle récitera lentement une prière vocale et, entre-temps, elle restera disponible pour la lumière que Jésus voudrait lui communiquer. S'il se cache, elle se tiendra là, sûre que son attitude plaît à son divin Maître, malgré les distractions, malgré l'aridité, malgré le sommeil. C'est pourquoi elle ne perdra pas la paix; toujours elle reprendra son office d'amour. Ce qu'elle a fait pendant la journée: aimer Jésus en pensant souvent à Lui, tout en étant occupée extérieurement, elle continuera de le faire alors, autant que cela lui est possible. Et la pauvreté qu'elle ressentira, en ce temps plus que jamais, sera un motif de plus pour s'expo-

¹⁴⁴ DE, p. 822-823. Sur ce qu'on a nommé plus tard sans nuances l'extase de sainte Thérèse voir G. GAUCHER, *La passion de Thérèse...*, p. 228-230.

ser aux rayons divins.

Aimer, elle le fait toute la journée, *penser* à Jésus continuellement est impossible; ce serait d'ailleurs une contrainte inutile¹⁴⁵. Mais pendant l'oraison elle s'efforce d'y arriver avec une générosité constante. A ce moment surtout Jésus se retire; mais cela ne l'empêche pas de l'aimer encore et de le lui dire sans se lasser. Et elle sait que cela est vrai: c'est l'expression de toute sa vie.

8 décembre 1972

AMATUS DE SUTTER O.C.D.

¹⁴⁵ CSG, p. 45: « Un peintre qui travaille pour son maître n'a pas besoin de répéter à chaque coup de pinceau: *c'est pour Monsieur un tel, c'est pour Monsieur un tel...* Il suffit qu'il se mette à l'ouvrage avec la volonté de travailler pour son maître. Il est bon de recueillir souvent sa pensée et de diriger ses intentions, mais sans contrainte d'esprit ». Remarquons de nouveau cette belle liberté de Thérèse, qui, toutefois, pensait presque à chaque instant, et « naturellement », au bon Dieu, qu'elle aimait. Ne cherchons donc dans ces mots une excuse pour notre propre dissipation!